

LA MAISON PLEINE

Le syndrome de Diogène

Meryl Holder
sous la direction de
Benjamin Delmotte
EnsAD, 2026

SOMMAIRE

p. 15	Préface
p. 23	Dissection du système des espaces
p. 23	La maison
p. 25	L'entrée
p. 27	La cuisine
p. 29	L'étage
p. 32	Le bureau
p. 34	Le salon
p. 37	La table du salon
p. 45	Psychanalytique de l'espace
p. 46	Le plein et ses paradoxes
p. 48	Plein et absence
p. 50	Le rapport du tout à la partie
p. 53	Aspect révélateur du plein
p. 54	La question du pathologique
p. 55	Nuancer les multi-facteurs
p. 56	Le brouillard entre santé mentale et physique
p. 57	Généralités du syndrome

p. 60	Le	malade
	et	société
	la	
p. 63	Diogène de Sinope	
p. 64	La société de consommation	
p. 65	Petite histoire du consumérisme	
p. 67	Déviations de consommation	
p. 69	Un reflet monstrueux de la société	
p. 75	Contre-monde hétérotopique	
p. 76	Une construction de l'identité	
p. 78	Portrait de l'artiste en diogène	
p. 80	Du	symptôme
	au	symbole
p. 82	Les frontières de soi	
p. 84	Retour à la maison : le dehors et le dedans	
p. 130	Épilogue	
p. 130	Annexe	
p. 130	Entretien	
p. 131	Bibliographie	
p. 134	Remerciements	

L'ouvrage qui vous est présenté est une fenêtre entrouverte donnant sur un intérieur curieux: étrange mais fascinant, calme mais dégoûtant. Une maison aux murs épais et opaques, que l'on pourra écarter le temps d'un chapitre, et qui donnera naissance à des questionnements qui dépasseront ces murs.

Ce qui sera rencontré à travers cette fenêtre nous sera donc extérieur, et cet écrit ne prétend pas pouvoir faire ressentir le vécu de cet intérieur.

Pour mon père, « une maison encombrée, tu ne peux pas être serein dedans. [...] Si c'est le bordel partout où tu regardes, c'est le bordel dans tes pensées. » Même en étant le responsable de cet intérieur, il s'est rapidement retrouvé dépassé par celui-ci.

Pourtant, étrangement, ce qu'on regarde de l'extérieur nous renvoie à quelque chose de très intime, et de — paradoxalement — très intérieur. Cette histoire ne se réduit pas à une anecdote familiale ou au portrait d'un espace: il s'agit de quelque chose qui, au-delà de sa singularité, peut concerner tout un chacun.

J'ai quitté cet endroit il y a plusieurs années, mais je n'en étais pas libérée pour autant — l'encombrement m'avait suivie — j'ai commencé à le reproduire.

Dissection

Dissection i o n

DIS-

SECTION

Dissection du

Dissection d u

Dissection système d u

Dissection système d u

Dissection système u

DU

Dissection système du système

Dissection système du u

Dissection système du u

SYSTEME

Dissection système des

Dissection système des Dis -

DES

Dissection système du des

Dissection système du du

Dissection système du du

Dissection système des Dissection système du d u

ESPACES

Dissection système des

Dissection système du espaces

Au chemin du Ripel, dans la petite commune de Saint Trivier-sur-Moignans, dans la Dombes, à une époque où, sur ce chemin, les habitants n'avaient pas de numéro de domicile.

LA

MAISON

Pointant son nez au-dessus des haies, la maison. Imparfaite mais solide, toit en tuiles, murs en pisé; égratignée par le temps. Elle émerge des graviers terreux au nord-ouest d'un grand terrain de dix-mille mètres carrés couvert d'un duvet de hautes herbes. En face d'elle se tient un petit four à pain, derrière lequel s'étend un cochonnier surplombé par une grange. Dans plusieurs compartiments du cochonnier sont entassées de vieilles affaires dont la nature n'est pas claire: des cadres cassés, des décorations de basse qualité dont j'ignore la provenance, un vieux scooter blanc qui n'a pas servi depuis des décennies, et d'autres cabas remplis de petites choses qui n'avaient pas d'utilité dans la maison.

À l'intérieur de l'ancien four à pain, juste devant, on peut trouver des morceaux de meubles en chêne massif abîmés, des armoires démontées, des sommiers retournés, et même quelques matelas qui ont pris l'humidité du dehors. Quelques sacs poubelle remplis de gravats s'affaissent dans les coins, accompagnés d'outils en mauvais état nonchalamment jetés là, le tout surélevé par des palettes en bois. Sur le mur de pignon fait de planches en bois, un vieux panier de basket est vissé, il s'est tordu sous le poids des années — les cordes se sont déliées et ont été arrachées par la force des intempéries. De l'autre côté de la cour, une bâtisse semblable au four à pain — mais de plus grande taille — se dresse, adjacente à la maison.

Ça devait être la grange où on stockait les bottes de foin auparavant. Au fond à droite, on voit se dessiner dans un renforcement bétonné une vieille chaudière enveloppée de poussière, avec de larges tuyaux entre lesquels les araignées ont tissé d'épaisses toiles opaques. Sur toute la largeur du mur en face d'elle, une haute structure en fer sert d'espace de stockage du bois en rondins que l'on utilise pour

Vue satellite de la maison (2025)



se chauffer à la cheminée. Entre elles deux, sur le sol, s'accumulent de très nombreux sacs poubelle trois-cent litres, dont on devine par leur forme qu'ils sont remplis de canettes d'alcool et de boisson énergisante vides, que la honte a réunies ici.



Contre le mur qui communique avec la maison, tous les compteurs d'eau et d'électricité sont suspendus au mur, à côté d'une grande échelle télescopique en métal qui a entamé le pisé sur les deux points

où elle repose. Plus près du sol, des cartons humides se cachent derrière les sacs poubelle, vers de nombreuses planches de bois et de métal dont on ignore la raison d'être, elles-mêmes à côté de fauteuils de jardin en métal foncé repliés. Un diable en acier bleu et ses roues aux jantes jaunes encadre l'entrée, accompagné de sacs de ciment éventrés pour la plupart, qui jonchent le sol de part et d'autre de la large entrée de la bâtisse.



Vue de la façade de la maison (2025)

Vers ces autres restes de sacs en kraft moisissés d'être restés au-dehors se dressent deux larges poubelles noires sans couvercle, remplies d'un fond d'eau vaseuse, une bâche trouée en plastique tissé blanche entourée d'un large et épais ruban bleu, un long tuyau d'arrosage jaune, réparé au scotch par endroits, et des cartons vieillissés et auréolés par la pluie, au-dessus

d'un large tas de gravats et de morceaux de béton qui longent le mur, jusqu'à la porte-fenêtre de la maison.

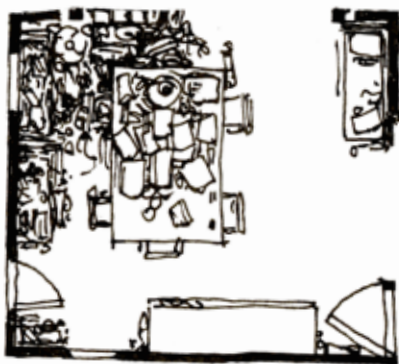
Derrière elle, un tronc de glycine sec gît dans un immense pot en terre cuite émaillé de violet, posé sur le bord d'une longue dalle en béton qui annonce la porte d'entrée et sa fenêtre la plus proche. Ici, un trépied en acier plaqué brun trône sous la fenêtre, accompagné de deux chaises lourdes qui lui sont assorties. À côté d'eux se tient un ancien robinet d'arrivée d'eau encore fonctionnel et joliment orné, malgré sa peinture couleur sapin qui s'écaille par endroits. Un grand arrosoir est toujours présent en dessous, récoltant les quelques gouttes qui se perdent.

Sur le rebord de la fenêtre, quelques cendriers ont eux aussi leurs petits fonds d'eau cendrée, où flottent petits insectes et mégots ramollis. Autour de la porte s'entassent plein de matériaux et de déchets qui forment une petite allée jusqu'à elle : un porte-parapluie dont la rouille fait s'émietter la structure, deux bonbonnes de gaz vides, des cartons humides, des caisses en plastique, des cagettes en bois gondolé, une vieille poubelle rose, des sacs blanchis par le soleil. À droite de la porte d'entrée, des escaliers en bois fragile mènent à l'étage de la maison depuis l'extérieur, sur une petite plateforme sous les combles où une porte sert à entrer dans la chambre d'amis. Comme par effet de miroir, d'autres tas se logeaient sous les escaliers. Ici, plusieurs vélos usés sont

garés sur une petite station en métal. Sous la fenêtre à barreaux de la cuisine, un large coffre en plastique d'extérieur se tient, à moitié cassé, mais contenant toujours divers ballons, raquettes et jouets d'enfants — il sert maintenant de support instable à des cagettes pleines de petits morceaux de bois et de plastique qui devaient être destinés à la poubelle. Parallèles à l'escalier, contre le mur qui englobe l'extrémité de la maison, une table et une étagère suspendue disparaissent sous un monticule de vieilles choses — ce fut un jour son atelier de bricolage. Plusieurs parasols y sont adossés, comme quelques tréteaux repliés, de nombreux pots en terre cuite dont la plante a fané depuis si longtemps qu'on aurait du mal à deviner qu'il y en eût un un jour, un tas énorme d'outils de jardin si rouillés qu'ils sont difficiles à détacher les uns des autres, des conserves vides où des insectes ont trouvé refuge, des rangements à vis renversés, de longues barres de métal, des plaques de plexiglas jaunies, des rouleaux de grillage, des sécateurs suspendus au mur, et d'autres occupants du dessous des escaliers qui n'ont pas servi depuis bon nombre d'années. En haut des escaliers, un grand tapis et une serviette sont étendus sur la rampe — je ne me rappelle pas depuis quand ils sont là.

L'escalier à côté de la porte d'entrée (2025)



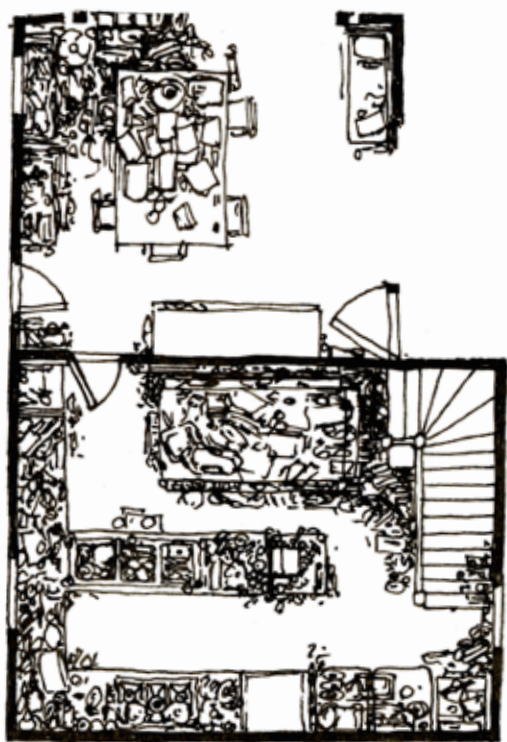


La porte d'entrée est semi-vitrée, avec un haut soubassement en bois abîmé qui craque à chaque ouverture. Un des quatre carreaux rectangulaires est brisé, et un morceau de sac poubelle scotché a pris sa place. L'entrée est large et longue, au carrefour entre le salon, le bureau, les toilettes et la cuisine. La première chose qu'on y aperçoit est un immense vaisselier, large comme trois hommes, dont la hauteur frôle le plafond — si l'on s'y cogne en se pressant vers ou hors de la cuisine, on entend les assiettes inutilisées et poussiéreuses à l'intérieur qui s'entrechoquent. À hauteur de côtes, il comprend une sorte de rebord qui sert principalement de vide-poches, et on y trouve très souvent les courriers publicitaires, des vieux mouchoirs, et des objets déposés là et oubliés avec le temps, comme un petit sac en plastique de la maison de la presse soigneusement plié en quatre, posé à cet endroit depuis aussi longtemps que je peux me souvenir. À gauche, une grande table en bois se tient, couverte d'une nappe cirée d'un rose chimique. On pourrait croire qu'il s'agit de la table à manger, mais elle sert plutôt de grand dépôt de papiers — c'est là que les auxiliaires de vie, les curateurs et les assistantes sociales viennent lui rendre visite, sur une petite extrémité de la table, juste à côté de la porte,

là où la nappe n'avait pas été engloutie par les hautes colonnes de papiers triés par genre et par urgence. À droite, dans l'angle tangent à la porte d'entrée et de la cuisine, se trouvait un petit arsenal d'armes, blanches principalement, collectées au fil du temps et entassées comme par paranoïa dans l'entrée: une carabine à plomb, des tasers, des machettes, et même un long sabre, étendus sur et contre un étroit radiateur qui ne chauffe plus. Derrière la table, une petite commode en bois sombre aux petits tiroirs carrés tient de vieux chandeliers voilés par la poussière, émergeant d'un tas de petits chiffons sales.



Les bougies étant trop étroites pour l'espace offert par le chandelier, mon petit frère et moi nous amusions à insérer des morceaux de spaghetti dans l'espace flottant entre la bougie et le bougeoir. Ces spaghettis sont restés là.



La cuisine est une pièce à part entière, la seule du rez-de-chaussée qui ne communique pas directement avec l'entrée — elles sont séparées par une porte en bois au soubassement troué: deux canaris ont un jour logé dans la cuisine, afin d'être hors de portée des quatre chiens curieux de la maison — la porte n'a pas résisté à leurs dents. Sur toute la longueur, à droite, un long plan de travail aux carreaux jaunes s'étale tout le long du mur jusqu'à l'angle, avant de tourner et de continuer jusqu'à un abri où un vieux four est encastré. Une sorte d'îlot vient interrompre le plan de travail pour le continuer perpendiculairement à la fenêtre à barreaux — on y trouve un évier débordant de vaisselle sale, que la crasse a solidifié en une masse fragile, lourde et odorante qui dépasse de son logement pour s'échouer sur ses bords. Tout autour de l'évier et des plaques au gaz en face de lui s'entassent des casseroles à moitié pleines de restes en décomposition, ensevelies sous des déchets plastiques et alimentaires — des boîtes de plats préparés, des emballages de viande, du cellophane usagé, des cadavres de yaourts, des conserves à peine ouvertes.

C'est ici qu'on entend le plus ce bruit sourd qui nous suit en permanence: un bourdonnement constant auquel on n'échappe pas dans la maison.

Après avoir été une ferme, cette maison a servi comme garçonnière au patron de la grande usine de pneus de vélo installé juste à côté de la maison, et depuis, elle émet ce bruit de fond qu'il est difficile de fuir, surtout dans la cuisine, pièce la plus proche d'elle.



Sous les escaliers de la cuisine (2025)

Sur le rebord de la fenêtre, plein de petits objets se sont regroupés sous les rayons de lumière: des pots accueillant des cuillères en bois, des spatules, des fouets, des pailles et autres outils, plusieurs boîtes d'œufs vides empilées par ordre décroissant de grandeur, des pulvérisateurs à l'odeur de vieux vinaigre, etc.

Dans le renfoncement où la fenêtre se loge, les carreaux s'arrêtent et laissent place à un béton brut presque velouté par la poussière — les verres qui s'y aventurent trop sont liés entre eux par d'épaisses toiles d'araignées transpercées parfois par la lumière qui se couche à l'ouest. Juste à côté, dans l'angle carrelé du plan de travail, du petit électroménager s'agglutine : un petit grille-pain en plastique rouge et une cafetière à capsules installée sur un petit chiffon taché encadrent toutes les bouteilles d'huile et de vinaigre. Au-dessus, un porte-manteau est accroché en dessous de la poutre de la hotte : on y suspend le mixeur à bras et quelques tamis. La poutre de la hotte est en vieux bois brut et foncé, les vapeurs grasses lui ont collé de la poussière par endroits — qui sculpte presque ses reliefs — elle plonge ce côté du plan de travail dans l'obscurité. Elle porte solidement un clou à son extrémité, où une lourde poêle en fonte est suspendue par le bout du manche — on dirait qu'elle regarde de haut la cuisine dans toute sa largeur. Entre ce recoin et les plaques de cuisson s'amoncellent de nombreux sacs poubelle froissés, étendus les uns sur les autres, recrachant leur contenu sur les côtés.

Le meuble abritant le lave-vaisselle au rez-de-chaussée et le four à l'étage ne correspond pas à la hauteur de la hotte, on peut donc y voir une rangée de carreaux enfouis derrière quelques morceaux de bois enterrés sous une épaisse couche de crasse.





Le comptoir de la cuisine (2025)

Entre le four et cet espace étrange, une niche profonde et étroite dans sa hauteur est fourrée de plusieurs planches à pain et de plateaux en bois — il paraît difficile de s'emparer d'une de ces planches sans que le tout ne s'effondre sur nous.

À côté de ce meuble, deux frigos massifs s'élèvent jusqu'à hauteur d'épaule. Dans l'interstice entre ces deux mastodontes en plastique et le four en métal s'empilent plusieurs cabas de courses roulés en boule, formant une petite colonnade fragile faite de plastique fin. Les deux frigos font sensiblement la même taille, de largeur comme de hauteur, et accueillent sur leurs épaules des sacs plastiques, des boîtes de thé et une lampe sans abat-jour. À côté d'eux, face aux escaliers, se tient un haut meuble fait de tiroirs et de niches, où on retrouve le micro-ondes, branché à une multiprise poisseuse qui gît au pied du meuble, près d'une petite aération.

Sous les escaliers, un large tas d'objets anguleux a trouvé refuge — je ne me rappelle plus de ce qui s'y cache, une couverture jaune en laine les recouvre complètement. Derrière lui, caché dans l'angle ombragé par les marches, se tient un congélateur coffre, lui aussi recouvert par une toile cirée transparente, qui menace de chuter vers le mur si on se risque à l'ouvrir.

Les frigos depuis les escaliers (2025)

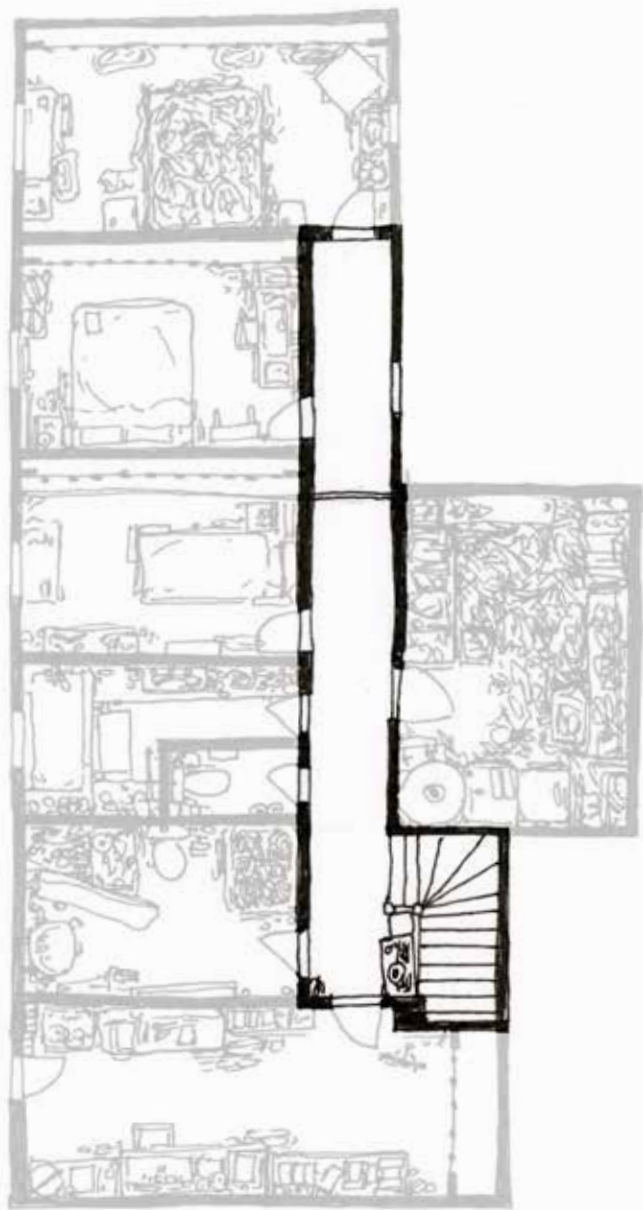


La poussière tombée des marches s'y recueille en une fine pellicule qui met à mal la transparence de la toile. La table naît presque du dessous des escaliers, barrant la cuisine jusqu'à la porte, le long du radiateur, couvrant le dernier mur de la pièce.



Multiprise et appareil anti-moustiques (2025)





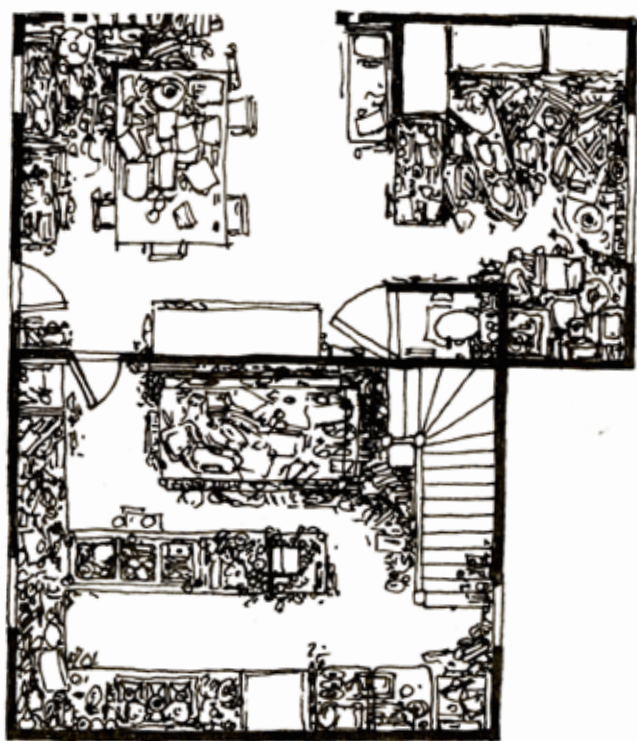
Les escaliers sont faits d'un même bois, aux marches épaisses sans contre-marche et au haut garde-corps surmonté d'une rampe grossièrement taillée qui s'est décolorée là où les mains s'accrochent. En bas des escaliers jusqu'au niveau du rebord de la fenêtre, des petits tas d'objets attendent que quelqu'un les monte à l'étage : une petite cagette en bois, du linge, des papiers et des produits ménagers. Les marches balancées, qui font l'angle, sont celles qui craquent le plus — chacune craque à sa façon, chantant le même arpège à chaque passage. En arrivant en haut, un miroir horizontal nous fait face. Il est suspendu trop haut pour que l'on puisse s'y voir. À droite, un couloir d'environ douze mètres s'étend jusqu'au bout de la maison — il est parfaitement vide et semble ne jamais se terminer. Les portes qui le segmentent sont fermées — personne n'y va plus. Le premier pas sur le parquet craque toujours sourdement, à l'endroit où l'humidité de l'urine des chiens a fait gondoler le parquet — on colle toujours légèrement à cette partie du sol. Ici, ce n'est pas la crasse qui prime, mais l'odeur de renfermé, de poussière âcre qui accroche à la gorge. Ce couloir est plein de vide, même un petit déchet n'a pas osé s'y installer — on s'y sent très seul, presque observé.

Il vaut mieux redescendre.

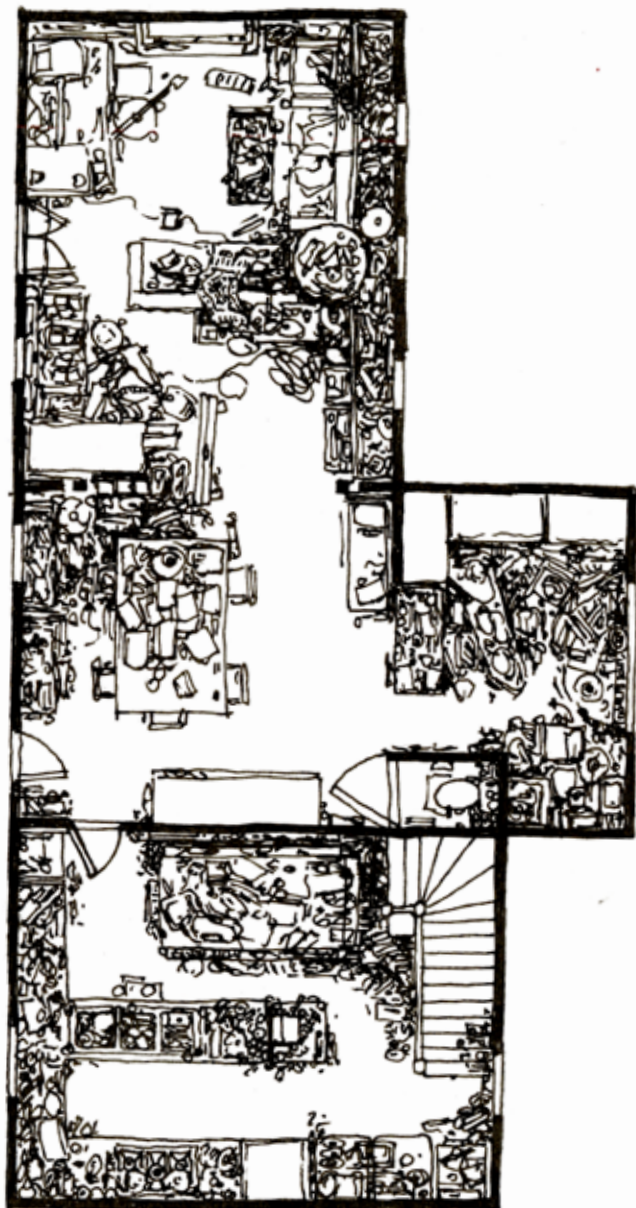




Le couloir de l'étage (2025)



Une longue commode tourne le dos à l'entrée, sous une poutre basse qui cloisonne l'espace du bureau. Une large fenêtre faite de plusieurs carreaux de verre s'étire dans le mur du fond — les carreaux les plus bas sont les plus sales, là où la pluie inclinée a pu toucher le verre. À gauche, deux immenses armoires en bois massif recouvrent totalement le mur, en largeur et en hauteur. L'une d'entre elles n'a pas de portes, son contenu est mis à nu. L'odeur du sol est difficile à supporter — les chiens viennent souvent faire leurs besoins ici, ne pouvant pas sortir, et ces besoins ne sont jamais nettoyés; seulement repoussés dans les coins.



L'entrée s'étend dans une pièce sans nom qui la lie au salon, sans démarcation nette. Elle s'annonce surtout à l'endroit où les poutres du plafond s'abaissent et où celles qui le supportent jusqu'au sol se resserrent : un grand meuble indochinois lourdement ornementé prend la poussière, adossé à la poutre gauche, ne révélant que son dos depuis l'entrée. Derrière la poutre droite, un large coffre en bois et deux assises en fer forgé surmontées de coussins plats s'alignent parallèlement au mur, juste en dessous de ce qui fût à une autre époque une mangeoire surplombée d'un râtelier en bois. Dans cette mangeoire, jusqu'au bout du salon, meurent des objets depuis des décennies, enterrés sous des toiles d'araignées voilées de poussière — des piles, des câbles, des miroirs, des statuettes... Le mur d'en face est quasiment recouvert d'un long radiateur jauni qui sent le brûlé, devant lequel est installé une sorte de canapé fait uniquement de chêne cintré, sur lequel plusieurs boîtes sont empilées : elles sont pour la plupart remplies de décorations de Noël qui n'ont jamais repris le chemin du placard. Juste à côté de lui, une large caisse en plastique translucide protège une grande quantité de briques de jeu colorées et de petites voitures en métal peintes. Juste au-dessus du

canapé, une fenêtre appelle un peu de lumière dans cette pièce de transition sombre, et devant elle, sur la longueur du radiateur, tiennent en équilibre plusieurs petits meubles à tiroirs de la taille d'un avant-bras, alignés les uns aux autres jusqu'à la fin du radiateur, marquée par une étagère remplie de livres qui n'ont pour sujet que la taille de bonsaï. Ici, on entend les craquements sourds du parquet du couloir à l'étage — à force, on sait qui s'y meut: ses pas lourds le trahissent, son rythme lent et douloureux fait craquer le plancher lentement mais bruyamment — et c'est ici qu'on l'entend le mieux.

Lorsqu'on arrive par cette pièce, le salon se cache derrière un canapé gris-bleu qui nous tourne le dos. Si on s'en rapproche, on découvre la nature du salon: un espace saturé, au sol enterré sous les bouteilles vides, le canapé dont on ne devinait rien croule de déchets plastiques au point qu'on en oublie presque la présence. À côté, un trépied haut en bois sombre, dont les pieds semblent trop fins pour supporter le poids de ce qui y est installé. Un autre canapé est tangent au premier, qu'on envisage beaucoup plus facilement: recouvert d'un drap sale, l'assise de droite s'est complètement affaissée, là où il semble qu'il se soit assis pendant des années. Un coussin tâché est écrasé sur l'accoudoir de droite, dans la pliure du canapé où l'on trouve des petits déchets semi-enterrés entre l'assise et l'accoudoir. Sous cette

même assise, on devine le manche d'un large couteau qui dépasse, comme s'il attendait patiemment qu'on s'en saisisse. Sur l'assise de gauche, encore ferme, se trouve un petit panier pour chat, couvert de poils blancs. Le salon se concentre de plus en plus fort vers son milieu, entre les deux canapés, où émerge du sol encombré un relief dense, serré, presque impénétrable — la table du salon.



Écrasée dans le sol, la table basse du salon. D'un bois brun profond, peut-être du noyer, à la fibre riche et profonde, assise lourdement à quelques centimètres du canapé. Vernie d'une épaisse et molle couche de crasse, que l'on pouvait soulever sous la pression d'un ongle. C'était elle qui portait le plus sur ses épaules, trois fois son poids l'enfonçant lentement dans le sol.

On devine l'espace où les choses peuvent encore bouger — c'est là qu'il mange, qu'il pose ce qu'il va récupérer, qu'il bricole des petites choses. On sent presque que le mouvement s'y centralise, et plus on s'en éloigne, plus les choses se figent. Cette respiration aux limites de bois usé est toujours solennellement entourée des objets dont il fait usage: la télécommande de la télévision, parallèle aux bords de la table et à portée de sa main droite quand il n'est pas sûr que le programme lui plaise, ou à sa gauche, négligemment posée en biais et les pieds dans le vide lorsque le programme est plaisant et qu'elle peut disposer.

On peut lire au-dessus d'elle un recoin méthodiquement organisé pour fumer facilement — un cendrier qui menace de vomir son repas, que la poussière a presque collé à la table, à côté d'une poignée de briquets dont la plupart sont vides de leur gaz, qui reposent sur

un paquet de feuilles longues pour qu'elles ne s'enfuient pas au premier coup de vent. Le briquet en usage, toujours isolé des autres, est souvent allongé aux côtés de la télécommande quand celle-ci va servir — il va servir aussi. On retrouve près d'eux un tas de métal lourd — ce sont ses bijoux. Bagues et chaînes s'em mêlent en un amoncellement chromé qui attire l'œil. Il y a aussi des petits habitants de cette place dont la raison d'être pose question : des vis, des clous, des petites piles à plat qui ont été glanées ici et là — elles se retrouvent en petits tas, par nature, comme pour se tenir chaud. Ces petits tas habillent les coins de la place, lui donnant cette forme de théâtre gallo-romain, dont l'arène ne sert qu'à ses grosses mains. Vers le bord gauche, ils se cachent souvent sous des mouchoirs en papier usés jusqu'à la fibre, qui se cachent eux-mêmes à l'ombre d'une épaisse tour de papiers cornés, tâchés et jaunis par la fumée.

Ce sont eux qui structurent la hauteur de la table — on peut voir une fine couche de poussière qui s'est installée là où certaines factures pointaient le bout de leur nez. Son enracinement dans le coin de la table lui confère une nature de surface, où les choses utiles à la vie extérieure de la table peuvent reposer avant d'être récupérées lorsqu'on la quitte. Son invitée préférée est une paire de gants renforcés, qui semble appuyer la pile un plus dans la table à chaque visite, avec la force d'une caresse vide. À différents étages de cette tour,

certains habitants cherchent la lumière — il est souvent question d’enveloppes ouvertes, qui un jour furent au sommet, avant qu’un nouvel arrivant ne les aplatisse.

Celles qui n’ont pas disparu dans l’engloutissement progressif de la tour et qui gardent un pied coincé dans la tour deviennent un bouclier de poussière et d’obscurité pour ce qui viendra se lotir en dessous, au pied de la pile, à l’abri des regards curieux. Les plus pudiques de ses habitants sont un petit sachet transparent contenant quelques miettes d’herbe sèche et un petit morceau de résine de cannabis timidement saucissonné dans un petit papier plastifié gris. Ils changent régulièrement d’abri, mais ils ne se quittent jamais. Près du cendrier, il y a une tasse à café où le café est toujours froid. Et quand elle n’est pas là, une tache ronde jaunâtre s’occupe d’être son fantôme — elle a pénétré si profondément le bois qu’il s’est presque ramolli et enfoncé — prêt à accueillir l’habituelle base de la tasse, à nouveau. Elle n’est jamais bien loin d’une petite paire de lunettes de vue — les deux se réunissent chaque matin pour lire les informations.

Derrière elles, après le cendrier, on devine une rangée de petites bouteilles de liquides divers et variés : des sauces piquantes, des liquides de cigarette électronique, des encres, etc. Elles sont adossées contre la deuxième grande tour de papier — qu’on aurait quelques difficultés à deviner tant elle est enterrée. Les petites bouteilles recouvrent un de ses flancs,

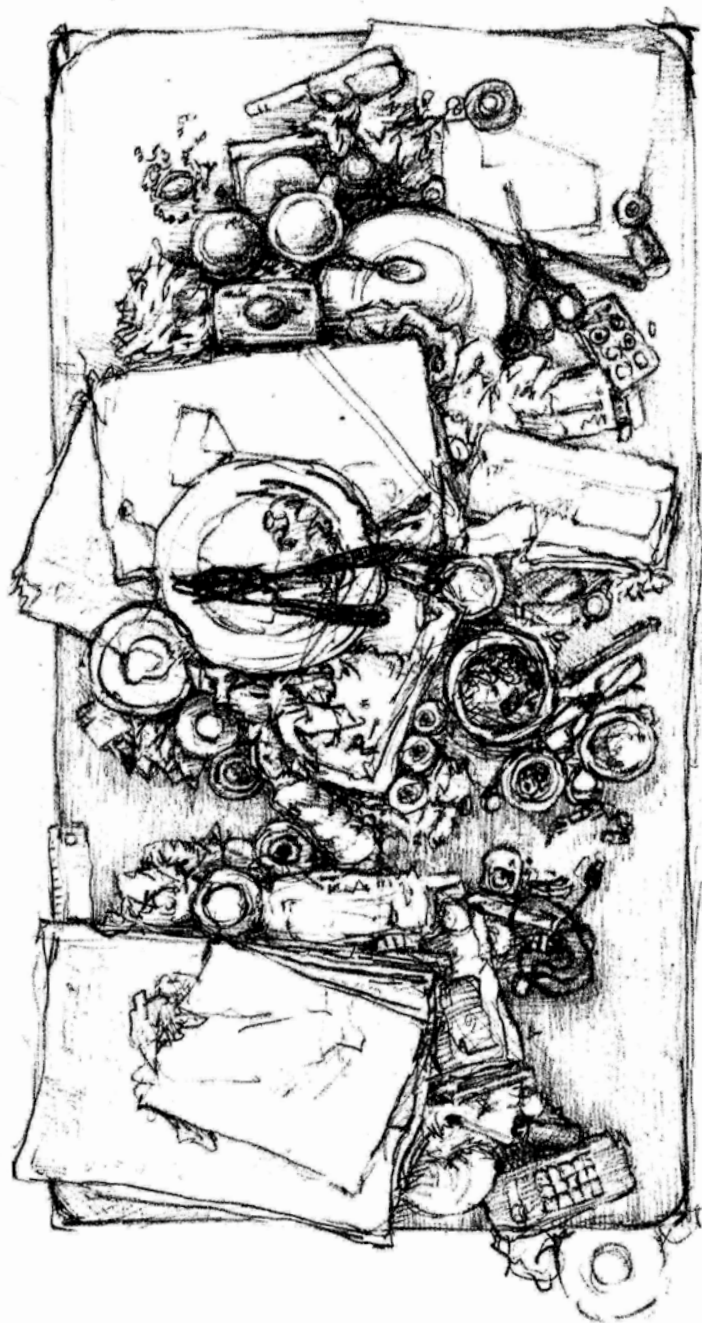
suivies par un pot de moutarde qui masque un de ses angles. Elle porte de vieux mouchoirs en écharpe, qui s'effondrent sèchement jusqu'à rejoindre l'autre pile, et s'adosse contre des bouteilles qui flirtent avec le bord de la table — ce sont les bouteilles entamées, les cadavres sont eux toujours au sol.

Son couvre-chef et plus haut sommet est souvent une assiette sale et ses couverts sales, qui reposent presque en équilibre, menaçant d'aller s'échouer auprès des mouchoirs. C'est souvent sa chute qui la libère de ses obligations — elle retrouve alors les autres assiettes dans l'évier de la cuisine. Elle n'est d'ailleurs pas aussi solitaire que la première pile : elle se confond par endroits avec un autre pile de papiers que l'on devine mieux — elle s'est arrêtée sur une chemise en plastique de papiers plus importants que les autres, qui se doivent de rester groupés, au chaud et loin des autres. Elle est toujours accompagnée de son petit post-it jaune corné, sous lequel la colle a regroupé une petite communauté de miettes et des poussières.

Au pied des piles jumelles, une modeste pile de quelques enveloppes forme la seule frontière de la table — elles sont toutes vides, et ne servent plus qu'à gribouiller et à noter des listes de documents importants à rassembler par-dessus des taches de café et de cendre. De l'autre côté de la frontière, on rencontre des boîtes de médicaments en certain nombre. Souvent vides, leurs entrailles leur servent de couverture —

des plaquettes utilisées, des ordonnances froissées, et le sachet de la pharmacie en boule. Il est possible pour un œil aiguisé de retrouver là-dessous des cachets égarés, réfugiés au coin de quelque chose, enrobés de poussière. C'est leur couleur qui les trahit.

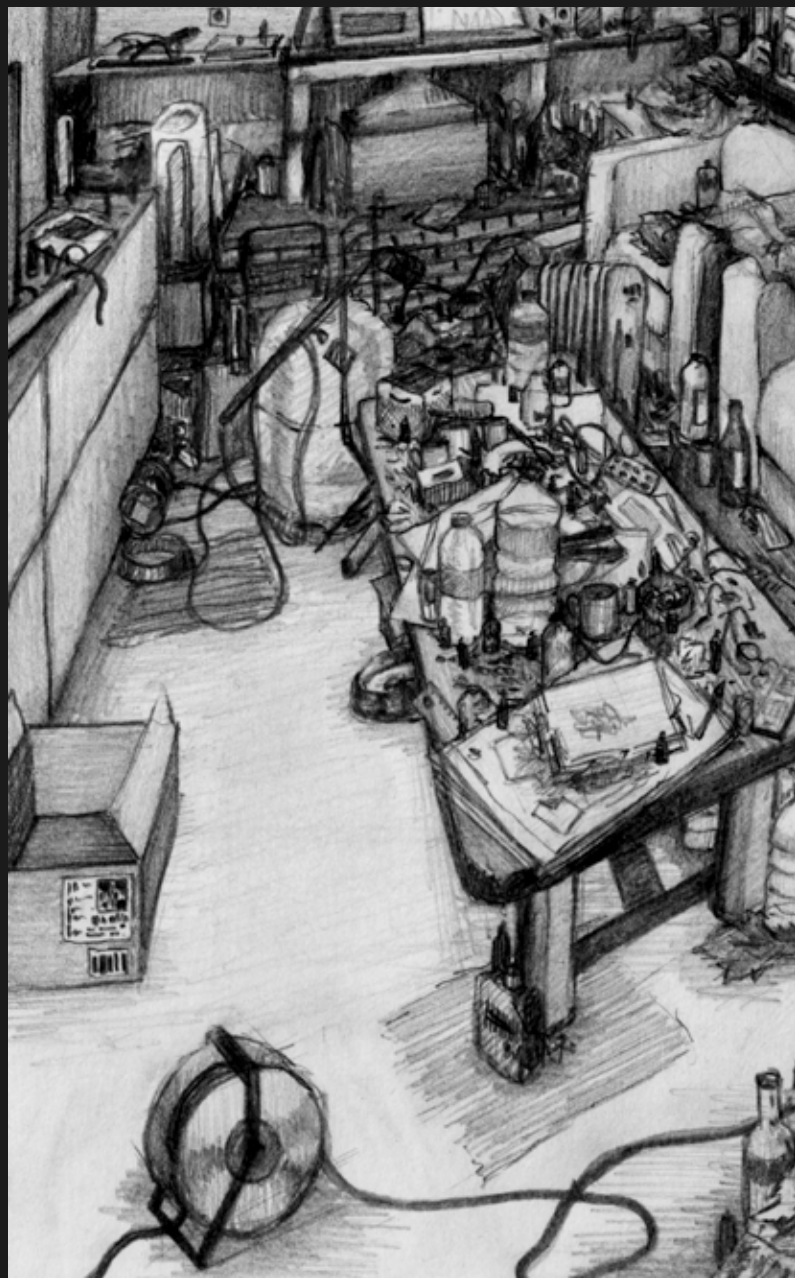
À côté de ce cimetière pharmaceutique, de grands ciseaux rouillés sont allongés, pointant vers l'extérieur de la table. Juste derrière eux, il n'est pas rare de retrouver une autre assiette, plus petite, accompagnée de sa cuillère, à moitié couverte par la deuxième pile jumelle. Elle sert souvent de réceptacle à déchets — bien qu'elle soit l'endroit de la table où on en trouve le moins. Autour d'elle, on retrouve des verres remplis au tiers d'eau croupie et sale, un briquet de cuisine rouillé en son bout, une boîte de CD vide et rayée, un autre mouchoir qui s'est égaré, et une bouteille de whisky vide, qui empêche la pile de papiers d'engloutir totalement la petite assiette. Au bord de la table, derrière cette bouteille, une règle en plastique émerge du dessous de la tour de papiers et semble s'être arrêtée dans sa course vers le vide. J'ai déjà dû m'égratigner sur cette règle. Cet espace m'a déjà marquée physiquement à plusieurs reprises — sans me souvenir des blessures, je me rappelle des traces qu'il m'a laissées. Il m'a toujours imposé l'immobilité, ou un mouvement au moins très lent, sous peine de m'écorcher à chaque débordement.



Souvenir de la table du salon (2025)

La table du salon (2025)











R E - CONTEXTUALISATION

J'ai vécu dans cette maison de 2008 à 2021.

Nous avons déménagé dans cette maison pour l'arrivée au monde de mon petit frère — l'appartement dans lequel nous vivions était trop étroit pour quatre personnes. À cette époque, il n'était pas question d'un entassement quelconque.

Après plusieurs années de vie conjugale violente et dysfonctionnelle, mes parents se sont séparés, et ma mère est partie. Je n'avais pas encore dix ans, et mon petit frère n'en avait même pas cinq. La séparation fut douloureuse. Mon père perdit sa mère peu de temps après — c'est à ce moment qu'il a commencé à s'effondrer. Sa seconde compagne a tout fait pour l'aider, mais rien n'était suffisant — ils se sont séparés, tout aussi douloureusement. Peu de temps après, j'ai quitté la maison, suivie de mon petit frère, placé en foyer. Le silence est retombé dans ce qui fut un jour un foyer bruyant, les choses ont commencé à s'entasser, et malgré l'entassement, la maison devint profondément vide.

Dans le cas de mon père, on tend à penser que c'est cette absence qui encombre. Dix-huit ans dans cette maison, presque cinq ans seul, encerclé par des jouets et des meubles de famille. D'une certaine façon, cette maison porte plusieurs vies en elle: tous les meubles

asiatiques de ma grand-mère, les affaires abandonnées de sa première compagne, les décorations de la deuxième, les petites voitures de mon petit frère, mes carnets — la «surprésence» de ces morceaux de vie ne montre que davantage l'absence.

Il y a une sorte de démarche archéologique dans le fait de fouiller dans une maison comme celle-là — on retrace des bouts d'histoires, on reconnaît le passage de l'enfance, on retrouve des fantômes de jeunesse, et parfois plus tristement des dégâts issus de violences. Comme si elle s'était figée dans le temps depuis que mon père y vit seul. La solitude a pétrifié le décor, cristallisant les moindres souvenirs. Face à l'absence, peut-être l'entassement et le remplissage ne sont-ils que le voile recouvrant les années passées et les traces des vies figées.

Mais comment expliquer ce paradoxe? Comment l'absence produit-elle ainsi le plein ou plutôt le trop-plein? L'absence peut-elle être le seul vecteur d'accumulation? Pourquoi conduit-elle à l'isolement? L'accumulation est-elle un déni d'absence ou bien est-elle directement causée par elle?

LE PLEIN ET SES PARADOXES

Le plein et l'absence

Au premier abord, il n'est pas évident de se dire que l'encombrement renvoie à une absence, celle qui gangrène la maison ; on ressent en effet plus souvent l'absence des choses et des gens dans des espaces vides, comme dans des hangars désaffectés, des maisons inhabitées, et des boutiques qui ne sont plus en activité. Ce qui nous heurte dans ces espaces, c'est le fait que nous puissions les reconnaître, les identifier, alors qu'ils sont si éloignés de leur apparence ordinaire. Les espaces liminaires sont d'excellents exemples de ce sentiment de vide — caractérisés comme des espaces «vides», «infinis» et «abandonnés», leur étrangeté découle de notre capacité à reconnaître ces lieux archétypiques tout en étant plongés dans le malaise de n'y retrouver aucune familiarité, arrachés qu'ils sont à leur contexte connu (lequel suppose leur fréquentation et leur usage). L'absence et l'abandon y sont constatés directement dans un vide spatial anormal ou encore dans l'absence de vie. L'expérience de l'absence dans ces espaces naît de ce que Mark Fisher [Mark Fisher, *The Weird and the Eerie* (2017)] comprenait comme «l'échec de présence».

Pour comprendre davantage les raisons de l'absence dans un espace diogénisé, il est intéressant de se pencher sur la question de la mémoire et du souvenir. Souvent, l'acte d'accumulation et l'incapacité à se débarrasser des choses découlent d'une impossibilité à « laisser partir » — que cela provienne d'une peur de manquer, d'oublier ou d'une sorte de sentimentalisme à l'objet — et ainsi à accepter l'éventualité d'un manque.

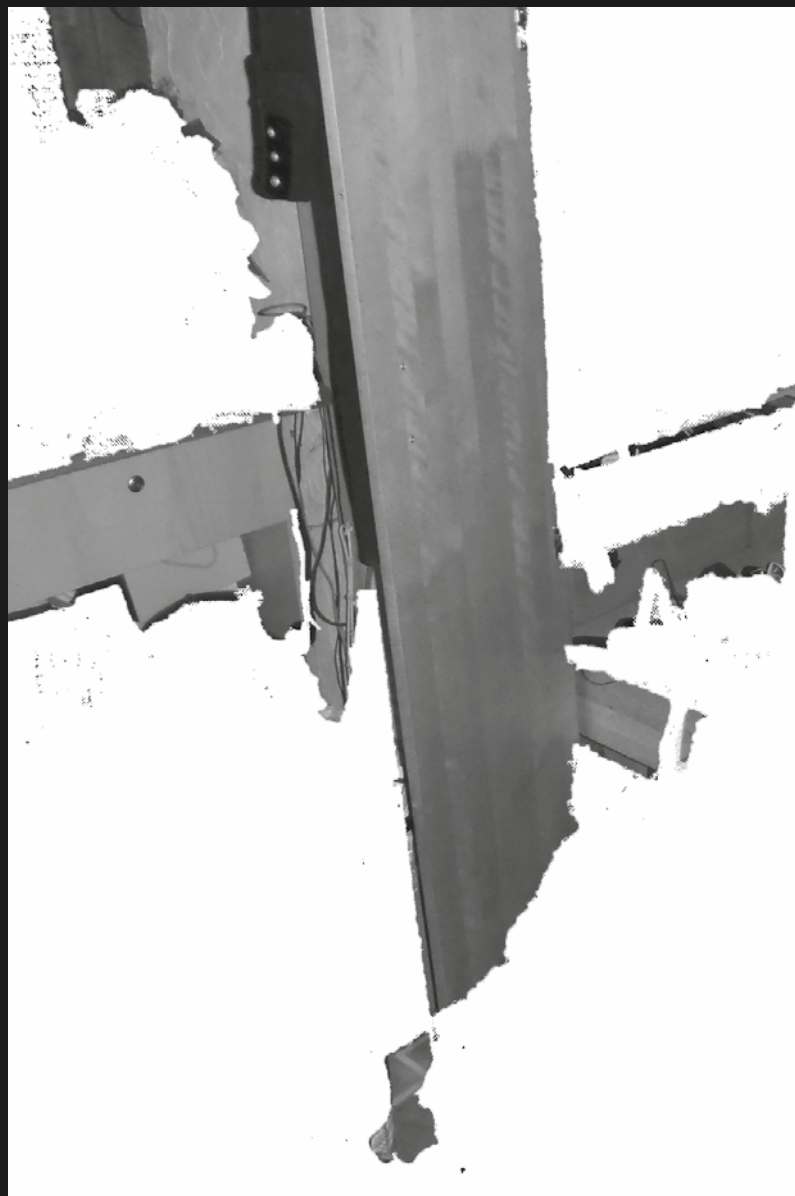
Dans ses *Considérations inactuelles*, Nietzsche employait ces mots : « Il est possible de vivre presque sans souvenir et de vivre heureux, comme le démontre l'animal, mais il est encore impossible de vivre sans oublier ». [Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles* (1873-1876)] L'oubli y est décrit comme un acte nécessaire à une forme de libération, qui rationaliserait notre relation au passé. Notre capacité à nous souvenir repose grandement sur le fait de pouvoir oublier. Nietzsche affirme que notre rapport au passé doit être équilibré, et que l'oubli se charge de faire le tri nécessaire pour laisser de côté ce qui peut troubler le présent. Or, les espaces diogénisés sont eux profondément hypermnésiques.

On pourrait croire qu'une personne atteinte du syndrome de Diogène perçoit son environnement comme un espace-mémoire, dans lequel elle trouve la sécurité et le réconfort — mais ce n'est pas le cas de mon père. La maison est pour lui un lourd appendice qui le harcèle, le renvoyant inexorablement à sa solitude,

et qui lui impose la mémoire de son passé dans cette maison. Le souvenir des mauvais moments, le vide laissé par les bons.

L'espace hypermnésique n'est donc pas toujours perçu comme un cocon, mais parfois comme une cage, une geôle dont il est difficile de s'échapper — les sentiments exacerbés que l'on peut ressentir vis-à-vis de son domicile ne relèvent pas toujours de la complaisance : la domination du corps sur son espace s'inverse parfois, et crée un enfer qui nous enferme dans le passé.

Ainsi, on comprend mieux comment l'absence n'existe pas seulement dans le vide, mais également dans tout ce que la vie laisse derrière elle. La maison n'a pas de mémoire ; elle est la mémoire.



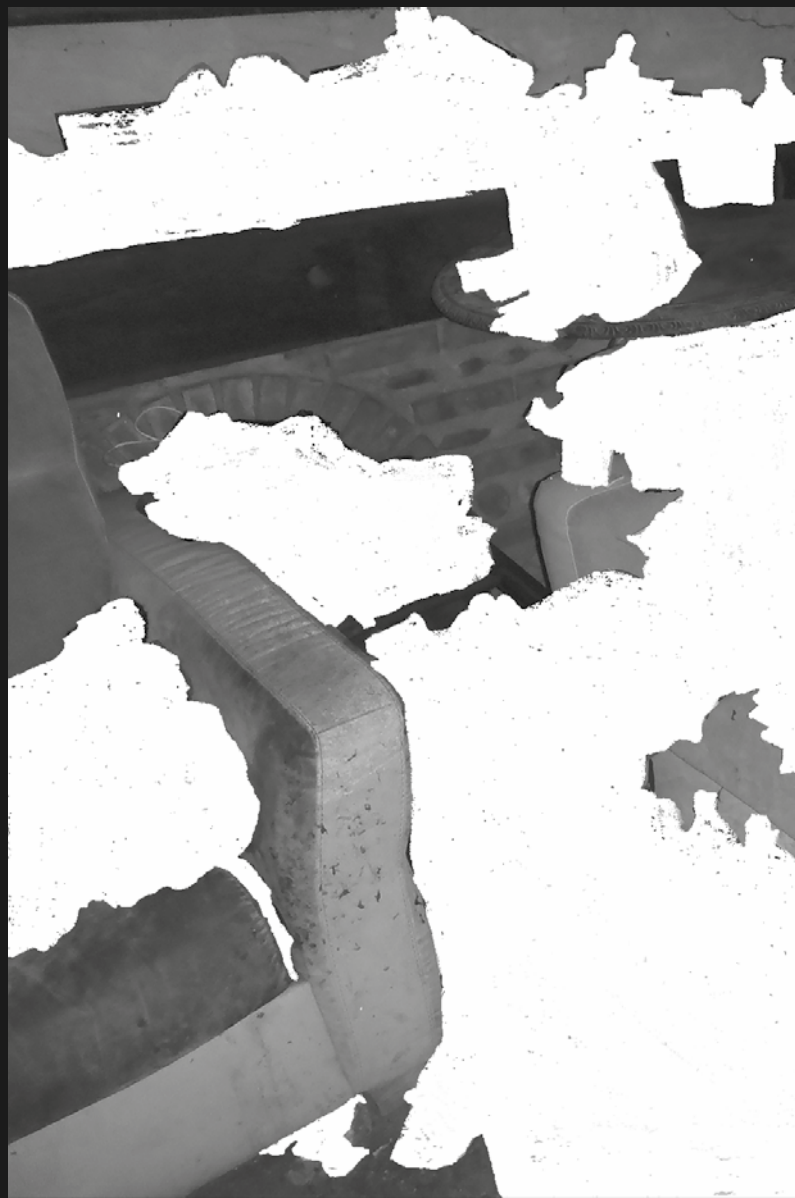


















L'imprudence des petites choses qu'on abandonne sur le coin d'un bureau et qui peuvent s'y loger quelques heures comme s'y tuer pendant plusieurs années. Si longtemps que le soleil blanchira toute chose qui n'est pas recouverte. Si longtemps que l'on ne peut plus jamais les retirer, tant le temps les a unies à leurs socles. Peut-être un jour pourront-elles n'être qu'un morceau indiscernable de ce qui constitue un tout organique qui a tout absorbé.

Dans la maison,
bien peu de choses existent en tant que telles.

Chaque objet intervient dans la composition d'un tas, d'un empilement, d'un recoin, et devient par conséquent davantage une partie de la sculpture à laquelle il appartient qu'un objet à part entière — ils se regroupent sous la coupe de ce qu'on appelle « le bazar ». Mon père reconnaît souvent que l'écrasante majorité des choses que l'on peut voir chez lui ne servent à rien — la réalité d'un espace aussi surchargé est qu'on ne peut utiliser qu'une infime quantité des choses qu'on y trouve. Seulement quelques-unes d'entre elles sont réellement utiles à un quotidien monotone et en réalité très sobre : la machine à café, sa tasse, son cendrier, la télécommande de la télévision, et parfois un livre. Tout ce qui pave le sol de la maison est inutilisé, et d'une certaine façon inutilisable, de par la difficulté qu'on a à les atteindre, si on a la chance de se souvenir où les choses se cachent. L'accumulation a dépossédé les objets de leur fonction, et presque de leur existence en tant qu'entités uniques : ils font partie d'un tout si abondant qu'il leur a fait perdre leur individualité et leur substantialité.

Dans cet espace, la perte d'individualité et de subjectivité s'applique également au sujet principal de la maison — son habitant. Il devient peu à peu à son tour une partie, prise dans le tout.

« Et le problème c'est que, ce que tu possèdes, quand ça arrive à une quantité comme ça, »

*ce que tu possèdes finit par te posséder. [...]
C'est qu'une maison encombrée, en fait, tu ne
peux pas être serein dedans. Tu ne peux pas être
détendu, parce que partout où tu regardes, c'est
le bordel. Si c'est le bordel partout où tu regardes,
c'est le bordel dans tes pensées.» (cf. entretien)*

La surprésence des objets devient tellement écrasante qu'elle enferme, qu'elle empêche de réfléchir. Acculé, encerclé de partout, on devient prisonnier d'un espace qui ne nous laisse pas la place de réfléchir à une échappatoire. L'habitant n'est alors plus maître des lieux — c'est l'espace qui l'habite.

L'aspect révélateur du plein

La contrepartie d'un espace saturé de petites choses inutilisées, c'est le rétrécissement de ce même espace pour le corps qui y vit.

Mon père est né en 1971. Il a travaillé pendant plus de 25 ans comme brigadier de police, la nuit. C'est un métier qui abîme physiquement et corporellement, à cela s'ajoute l'âge. Il lui arrive en effet ce qui arrive à tout le monde quand le vieillissement frappe à la porte : douleurs lombaires, problèmes de disques, etc. Et une maison de 200m² est évidemment devenue bien trop grande pour quelqu'un comme lui. Les limites de ses va-et-vient quotidiens se dessinent presque dans la

maison — l'espace s'est rétréci autour de ses petites habitudes. Le trajet vers la machine à café est dégagé, de même que le sillon qui se dessine jusqu'au salon. Le seul siège du canapé sur lequel aucun tas ne s'est installé est celui où il s'assied tous les jours. Partout ailleurs, les objets se sont entassés là où il ne va plus, laissant entrevoir un trajet quotidien où les choses restent accessibles. Les frontières du plein et du vide marquent ainsi l'essence de son quotidien : seul ce qui lui est nécessaire et essentiel reste à portée de main.

La poussière était si épaisse qu'aucun vent n'aurait pu la chasser. La caresser de la main l'ancrait davantage là où elle était déjà plutôt que la chasser. Il m'arrivait parfois de rencontrer cette fine couche qui ne fait plus qu'un avec sa surface et qu'on ne peut pas lui arracher. Je l'ai laissée là. Je ne vois pas pourquoi elle serait moins chez elle que moi – après tout, elle est venue puis est restée alors que je rêvais de partir. Elle avait certainement plus envie d'être ici que moi.

Espace choisi, espace subi

On imagine souvent une personne atteinte du syndrome de diogène comme une personne seule, qui néglige son corps et son environnement, et qui ne peut s'empêcher d'accumuler des choses. Et même si cet archétype trouve ses racines dans des cas répertoriés qui ont été mis en lumière dans des documentaires, ceux-ci jouent sur le choc visuel produit par ces environnements et la présumée « folie » de ses habitants qui en est la cause directe.

La première difficulté qui découle de ce cliché est la suivante: l'accumulation vient-elle d'une volonté de collection, constitue-t-elle un amasement volontaire? Ou cet amasement est-il compulsif? Relève-t-il d'une pulsion inconsciente qui dépasse la personne? S'agit-il d'accumuler pour accumuler ou bien d'une impossibilité de jeter ce que l'on possède déjà? L'archétype semble prendre le parti de l'un ou de l'autre, sans grande certitude. On retient souvent le cliché d'un trouble maladif où la personne atteinte serait comme sous emprise, subissant entièrement le syndrome sans s'en rendre compte, mais est-ce une généralité applicable à tous les patients?

Dans le cas de mon père, le caractère pathologique du syndrome est à questionner. Certes, on peut lire la souffrance qui découle de ce syndrome comme preuve du caractère pathologique de celui-ci, mais il n'en va pas de même pour l'idée généraliste qu'il s'agirait d'un trouble dont la personne ne se rendrait même pas compte. Sans s'en défendre, ni en arborant une quelconque forme de déni, il réalise la gravité de sa situation et est capable d'en parler sans minimiser l'aspect étonnant et parfois problématique de ses conditions de vie. Complètement conscient de sa souffrance, il est capable d'expliquer qu'il n'a aucune volonté de collection ou d'accumulation, et il ne se reconnaît pas dans une telle volonté.

En 2017, mon père a commencé à souffrir au niveau de sa hanche. On lui a diagnostiqué peu de temps après une ostéonécrose (une dégénérescence prématurée et anormale des tissus osseux), et il fallait donc lui remplacer la tête du fémur avec une prothèse. Depuis, sa mobilité est réduite, douloureuse et contrainte par l'usage d'une canne. Ayant perdu son permis de conduire suite à un accident de la route en état d'ébriété, il s'est retrouvé isolé dans la campagne qu'il habite, avec pour seul moyen de locomotion une marche lente. Ces problèmes physiques constituaient un handicap pour l'entretien d'un espace qui était devenu bien trop grand pour lui. Par ailleurs, il est évident que son parcours de vie et son histoire

personnelle ont eu une influence importante sur ce qui est aujourd'hui son domicile, comme il le souligne quand il mentionne les meubles dont il a hérité de sa mère à son décès ainsi que les tendances de consommation de sa première compagne : on ne peut détacher ce passif complexe des problèmes de santé mentale puis physique qui s'en sont suivis. Loin d'être un endroit plaisant, sa maison est devenue un espace complètement subi, et il n'a tout simplement pas les capacités de s'en échapper — les raisons de l'accumulation et de l'impossibilité à se débarrasser des choses sont en grande partie explicables, et n'ont pas trouvé de résolution, le contraignant à devenir à son tour un objet pris dans la confusion de la maison.

Santé mentale, santé physique

Il est important de prendre en considération ces déterminations physiques et familiales pour remettre en question l'idée que le syndrome de Diogène pourrait se réduire à une « maladie mentale. » Car avant toute chose, un syndrome est un « Ensemble de signes, de symptômes, de modifications morphologiques, fonctionnelles ou biochimiques de l'organisme, d'apparence parfois disparate mais formant une entité reconnaissable qui, sans présager obligatoirement des causes de ces manifestations, permettent d'orienter le diagnostic » [cnrtl]. Il est donc une conclusion

circonstancielle de symptômes divers qui ne prétend pas être une pathologie aux causes et au traitement clairs.

Le professeur Dupré définissait un syndrome comme suit: «Un syndrome est un groupement nosographique, fondé sur la coexistence habituelle et la subordination logique des symptômes; c'est un tout, une unité clinique, dont les éléments sont rapprochés entre eux par des liens "d'affinité naturelle". Et il ajoutait: «S'attacher à la description de syndromes mentaux, c'est dépasser l'empirisme qui s'en tient aux symptômes; mais c'est aussi, en se bornant à l'affirmation d'un ensemble de signes directement vérifiables, résister à la tentation plus ambitieuse et toujours stérile, surtout en psychiatrie, de créer des entités morbides.» [Ernest Devaux, Benjamin-Joseph Logre, *Les Anxieux, étude clinique*, préface par Ernest Dupré (1917)].

Ainsi, il apparaît que la définition du syndrome en tant que concept est déjà complexe en soi; convoquer la logique, l'habituel et l'«affinité naturelle» pour définir une entité médicale n'est pas anodin-elle ne répond pas à des lois et à des symptômes clairs.

GÉNÉRALITÉS DU SYNDROME

Le syndrome de Diogène est nommé comme tel par les gériatres Allison N. Clark, Ganesh D. Mankikar et Ian Gray en 1975, dans l'article *Diogenes syndrome. A clinical study of gross neglect in old age* [Allison N. Clark, Ganesh D. Mankikar, Ian Gray, *Diogenes syndrome. A clinical study of gross neglect in old age* (5 février 1975)] à la suite d'une étude sur 30 patients (14 hommes et 16 femmes) hospitalisés pour des pathologies aiguës en gériatrie et chez qui on notait à chaque fois une certaine négligence corporelle. Les domiciles des patients y étaient décrits comme sales et en désordre, et l'attention était portée sur l'absence de honte des individus y vivant. Cet article ne parle qu'occasionnellement d'entassement de déchets. Le nom de Diogène n'y est mentionné qu'à deux reprises, en introduction et dans le résumé de l'étude, et sa présence n'est jamais expliquée, ou justifiée comme faisant le lien avec les patients. Les trois gériatres notent les caractéristiques suivantes: recours à la mendicité pour se fournir habits et nourriture, et les principes de vie qui s'en suivent: «vivre d'après la nature», «auto-suffisance», «être libéré de ses émotions», «l'absence de honte», «la franchise» et «le mépris pour l'organisation sociale». Le syndrome s'axerait selon cette

étude sur deux grands symptômes: un domicile en désordre, et une hygiène de vie négligée. C'est ainsi que l'incurie et l'accumulation (ou syllogomanie) sont devenus les deux concepts clé retenus dans les études postérieures à celle-ci.

Dans sa définition la plus simple, le syndrome de Diogène comprend dans sa propre nature de syndrome une sorte d'impossibilité de définition ou d'établissement de symptômes clairs. Ceux-ci ne sont pas nécessaires au syndrome, mais peuvent y contribuer, et le syndrome peut dépendre de leur présence, ou non. Le syndrome ne pouvant être prouvé que dans des cas spécifiquement étudiés à cet effet, l'établissement d'un schéma généraliste est extrêmement complexe. La difficulté d'établissement d'un diagnostique réside dans les critères qu'on lui accorde, et ceux-ci étant parfois complètement arbitraires et contextuels, ils ne fonctionnent pas comme une règle, comme le prouve l'étude qui suit. Dans un article de 1913 publié au *Paris Médical*, reproduit dans son livre de 1925 «*Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*» [Ernest Dupré, *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité, au chapitre Les mendiants thésauriseurs* (1925)], au chapitre «les mendiants thésauriseurs», Ernest Dupré, professeur de psychiatrie à Paris, recense 16 cas de personnes à l'apparence et au mode de vie extrêmement dépouillés et très isolés, et il fut question de discuter de la fonction de cette accumulation dans

leurs vies respectives. Ce qu'on conclut de cette étude, c'est que selon la définition que l'on admettait pour le syndrome de Diogène, l'attribution ou non du syndrome pouvait être totalement affirmée ou niée pour l'intégralité des participants.

Dans une interview sur le sujet, qui est par ailleurs sa « spécialité », le neuropsychogériatre Jean-Claude Monfort décrit le syndrome ainsi: « [...] il faut comprendre ce qu'est un syndrome. Et même quand on croit savoir, finalement, on ne sait pas ce que c'est. [...] Un syndrome, c'est une agglomération de symptômes, c'est-à-dire de signes, de comportements. Donc c'est un assemblage. Syndrome prémenstruel, syndrome grippal, syndrome méningé. C'est des signes qui sont mis les uns avec les autres. Mais derrière, il n'y a rien ou des maladies totalement différentes. Donc derrière un syndrome de Diogène, il peut y avoir tout et n'importe quoi. Y compris rien du tout. Donc c'est pas obligatoirement une maladie. Parce que souvent on confond, on dit ce sont des malades. [...] ». [*Syndrome de Diogène: entretien avec le Dr Jean-Claude Monfort*, vidéo du département du Calvados (2015)]

Il est également important de noter que les cas de syndrome de Diogène ne sont que très peu documentés, seulement « [...] 1 sur 2000, par exemple, mais en sachant que c'est ceux qui sont bruyants, qui sont auteurs de risques et de nuisances pour le voisinage. [...] » selon Monfort. Et il précise à juste titre que cela

dépend du périmètre défini. Donc cette chose, si on a des critères très étroits, il n'y en a pas. Il y en a très peu, des personnes qui ont le syndrome de Diogène. Si on a des critères un peu plus larges, c'est presque tout le monde. [...]». En effet, tout dépend des facteurs que l'on prend en compte, et dans le cas d'un syndrome, les facteurs ne sont que circonstanciels et presque jamais validants. Un point majeur à soulever concerne la dénomination même du syndrome, qui ne fait qu'ajouter à la confusion de celui-ci. Qu'est-ce qui explique que le nom du philosophe Diogène ait été choisi pour définir ce syndrome ?

À l'origine, Diogène de Sinope, philosophe de l'antiquité grecque, a marqué les esprits par son rejet total des conventions de classe, et son mode de vie qu'on peut qualifier de rudimentaire. « Il se moquait de la noblesse, de la gloire et de toutes les distinctions analogues, qu'il appelait les ornements du vice » [Démétrios de Magnésie (Ier s. av. J.-C.), cité par Diogène Laërce, VI, 79]. Ses seules possessions matérielles étaient un tribôn (un manteau de mauvaise qualité), une besace, un bâton et un pithos (une sorte de grande jarre qui lui servait d'abri), cela pour ne pas s'alourdir de ce qu'il considérait comme des artifices inutiles.

Un paradoxe se présente alors : Diogène n'a rien ou presque rien, alors que le syndrome renvoie ordinairement à ceux qui gardent trop. On comprend cependant que l'accumulation concerne des objets

sans valeur voire des déchets, et que cela va donc contre les conventions sociales ordinaires. Ce paradoxe quant à la dénomination du syndrome semble nous indiquer qu'une proximité peut exister entre le « vide » et le « trop-plein », ce qui nous rappelle l'étrange confusion entre l'absence et le plein que l'on avait notée dans la maison [cf. le plein et ses paradoxes]

Depuis l'étude princeps de Clark, plusieurs personnes se sont attelées si ce n'est à comprendre, au moins à interpréter ce que signifie ce choix. Pour Monfort, le « rapport aux objets perturbé » [Jean-Claude Monfort, Laurence Hugonot-Diener, Emmanuel Devouche, Catherine Wong, Isabelle Péan, *Le syndrome de Diogène et les situations apparentées d'auto-exclusion sociale. Enquête descriptive* (2010)] que l'on retrouve chez Diogène ainsi que chez les personnes atteintes du syndrome, malgré leur caractère parfaitement opposé, naît d'un même noyau qui justifie l'analogie entre ces deux cas de figure. D'autres fois, il s'agit plus du caractère d'incurie et de négligence physique qui est arborée comme étant le point de départ commun aux deux situations, et parfois il s'agit de l'idée du rejet des normes sociales. Dans d'autres cas plus rares, il est imaginé que la dénomination vienne du caractère justement opposé des deux situations, comme dans une forme d'ironie.

Finalement, peu importe les raisons du choix de ce philosophe pour représenter le syndrome, puisque ce choix trouve très rapidement ses limites. Aujourd'hui,

le syndrome de Diogène n'est pas reconnu comme syndrome par toutes les organisations de santé internationales. Dans le DSM-V, le trouble se rapprochant le plus de ce qu'on connaît comme syndrome de Diogène se nomme le « hoarding disorder ». [American Psychiatric Association, *Diagnostic and statistical manual of mental disorders 5th ed.* (2013)] Depuis le DSM-III, il fut inclus un questionnaire d'évaluation des troubles obsessionnels compulsifs dans lequel le symptôme d'accumulation était décrit comme « incapacité de jeter des objets usés ou sans utilité même si ceux-ci n'ont pas de valeur sentimentale ». [American Psychiatric Association, *Diagnostic and statistical manual of mental disorders 3rd ed.* (1980)]

Le « hoarding disorder » possède plusieurs critères, lesquels doivent être individuellement vérifiés pour établir le diagnostique. Ils se présentent comme suit :

- Difficulté persistante à jeter ou à se séparer de certains objets indépendamment de leur valeur réelle
- La difficulté est due à un besoin ressenti de conserver les objets et à la souffrance associée au fait de les jeter
- La difficulté à jeter des objets aboutit à une accumulation d'objets qui envahissent et encombrant les lieux d'habitation, compromettant de manière importante leur fonction première. Si ces espaces sont dégagés c'est uniquement

grâce aux interventions de tiers

- L'accumulation entraîne une détresse cliniquement significative ou une altération du fonctionnement social, professionnel ou dans d'autres domaines importants
- L'accumulation n'est pas imputable à une autre affection médicale
- L'accumulation n'est pas mieux expliquée par les symptômes d'un autre trouble mental

Certaines spécificités sont mentionnées, telles que le niveau de conscience des troubles qui peut être bon, faible ou absent (« croyances délirantes »). [American Psychiatric Association, *Diagnostic and statistical manual of mental disorders 5th ed.* (2013)] Plus récemment, Jean-Claude Monfort, neuropsychogériatre, a proposé une approche et une définition différentes du syndrome. Il publie en 2010 dans *Psychologie et Neuropsychiatrie du vieillissement* un article intitulé « Le syndrome de Diogène et les situations apparentées d'auto-exclusion sociale ». [Jean-Claude Monfort, Laurence Hugonot-Diener, Emmanuel Devouche, Catherine Wong, Isabelle Péan, *Le syndrome de Diogène et les situations apparentées d'auto-exclusion sociale. Enquête descriptive* (juin 2010)], où il redéfinit les critères d'inclusion. Selon lui, le diagnostique principal serait « une absence paradoxale de demande à l'égard des médecins et des services médico-sociaux ». Cela s'accompagne de trois critères « secondaires », se

présentant comme deux situations extrêmes opposées l'une à l'autre, l'une étant une forme commune, et l'autre une forme rare.

- Une relation aux objets inhabituelle ou franchement bizarre: soit l'absence complète de possessions au domicile (forme rare), soit, au contraire, l'accumulation (forme commune) ordonnée ou désordonnée.
- Une relation aux autres inhabituelle ou franchement bizarre: soit une facilité relationnelle (forme rare) soit une auto-exclusion avec un très faible réseau social (forme commune)
- Une relation au corps inhabituelle ou franchement bizarre: soit une attention toute particulière à l'hygiène (forme rare) soit une incurie (forme commune)

Monfort effrite dans son étude l'idée traditionnelle très visuelle qu'on se fait d'un intérieur diogénisé en introduisant le concept de « diogène vide », situation dans laquelle les possessions de l'individu sont quasiment existantes (à l'image de Diogène de Sinope). Il montre l'extrême paradoxe de ces situations, où l'individu raisonne de façon polaire et où le raisonnement et la négociation sont forcément plus difficiles. Paradoxe dont le professeur Ernest Dupré avait déjà fait la mention dans son article « Les mendiants thésauriseurs » : « Ceux-ci, incessamment

poussés par leur instabilité constitutionnelle à la vie errante, et porteurs d'une fortune ignorée et inutile, cheminent à travers la société comme les représentants paradoxaux de deux tendances en apparence opposées: l'instinct nomade et l'instinct d'épargne» [Ernest Dupré, *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, au chapitre *Les mendiants thésauriseurs* (1925)]. Une autre originalité de Montfort fut de considérer le syndrome comme divisible en 14 sous-syndromes.

Jean-Claude Monfort, *Typologie des syndromes de Diogène* (2010)

		Critère principal		Critère 1	Critère 2	Critère 3	n	%	
		Absence de demande	Refus des aides	Les objets	Les autres	Le corps			
Diogènes complets (présence des trois critères secondaires)	Type 1	Diogène complet avec refus des aides	Absence de demande	Avec refus	Entasseur	Misanthrope	Négligé	26	23 %
	Type 2	Diogène complet sans refus	Absence de demande		Entasseur	Misanthrope	Négligé	2	2 %
Diogènes partiels (présence de deux critères secondaires)	Type 3	Diogène entasseur misanthrope avec refus	Absence de demande	Avec refus	Entasseur	Misanthrope		0	0 %
	Type 4	Diogène entasseur misanthrope sans refus	Absence de demande		Entasseur	Misanthrope		1	1 %
	Type 5	Diogène entasseur négligé avec refus	Absence de demande	Avec refus	Entasseur		Négligé	44	38 %
	Type 6	Diogène entasseur négligé sans refus	Absence de demande		Entasseur		Négligé	12	10 %
	Type 7	Diogène misanthrope négligé avec refus	Absence de demande	Avec refus		Misanthrope	Négligé	2	2 %
	Type 8	Diogène misanthrope négligé sans refus	Absence de demande			Misanthrope	Négligé	0	0 %
	Type 9	Diogène entasseur avec refus	Absence de demande	Avec refus	Entasseur			12	10 %
	Type 10	Diogène entasseur sans refus	Absence de demande		Entasseur			3	3 %
Diogènes très partiels (présence d'un seul critère secondaire)	Type 11	Diogène misanthrope avec refus	Absence de demande	Avec refus		Misanthrope		0	0 %
	Type 12	Diogène misanthrope sans refus	Absence de demande			Misanthrope		0	0 %
	Type 13	Diogène négligé avec refus	Absence de demande	Avec refus			Négligé	12	10 %
	Type 14	Diogène négligé sans refus	Absence de demande				Négligé	1	1 %

Le sous-syndrome le plus représenté est le type 5, c'est-à-dire répondant aux critères d'incurie et d'entassement. Il représente 38% des personnes recensées. Différents auteurs préciseront les terminologies et les manifestations de ces sous-syndromes. Tout d'abord, la différence notable se fait entre ce qu'Hanon appellera les diogènes « actifs » et les diogènes « passifs » [Cécile Hanon, Clément Pinquier, Naoufel Gaddour, Stéphane Saïd,

Dominique Mathis, Jérôme Pellerin, *Le syndrome de Diogène, une approche transnosographique* (1 sept 2004)], en fonction de la nature de l'entassement — si celui-ci relève d'un amasement progressif ou d'une collecte active d'objets rapportés au domicile.

O'Mahony décrira quant à lui une situation particulière de « diogène par procuration », faisant l'analogie avec le célèbre syndrome de Münchhausen par procuration [Denis O'Mahony, John Grimley Evans, *Diogenes Syndrome by proxy* (1994)]. Un sous-type que l'on appelle souvent le « diogène à deux » ou « diogène à plusieurs » était quant à lui décrit dans les études de Clark et Mankikar, et fut décrit à plusieurs reprises par la littérature. Dans son relevé le plus exhaustif des situations de personnes atteintes du syndrome de Diogène [Jean-Claude Monfort, Laurence Hugonot-Diener, Emmanuel Devouche, Catherine Wong, Isabelle Péan, *Le syndrome de Diogène et les situations apparentées d'auto-exclusion sociale. Enquête descriptive* (juin 2010)], Monfort dégagera quatre causes retrouvées en proportions égales chez les individus étudiés :

- La psychose
- La détresse anxieuse ou dépressive soit des troubles psychiatriques plutôt d'ordre « névrotique »
- L'Alzheimer, ou la Démence Fronto-Temporale (DFT), soit une origine plutôt neurologique
- Le « Diogène primaire » sans pathologie médicale associée, mais souvent associé à des

« personnalités exceptionnelles », qui pourraient correspondre, comme il le développe dans la discussion, à de probables formes atténuées de troubles psychiatriques.

Enfin, les sous-types de diogènes peuvent être listés ainsi à ce jour, sans s'auto-exclure :

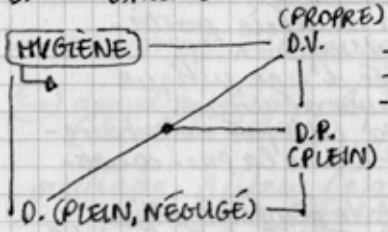
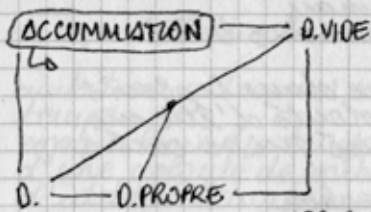
- les diogènes actifs
- les diogènes passifs
- les diogènes propres
- les diogènes « négligeants »
- les diogènes primaires
- les diogènes secondaires
- les diogènes vides
- les diogènes « pleins »
- les diogènes à deux

À ce stade, la volonté de définir clairement le syndrome de Diogène est un appétit qui ne trouve pas satiété, et pour cause — les critères qu'on lui prête rassemblent tout et son contraire. Les auteurs des études se contredisent les uns les autres, et des contrariétés apparaissent parfois même au sein d'une seule et même étude.

La nature presque entièrement dépendante du cas mis en question peut nous amener à penser le syndrome davantage comme un spectre qu'une pathologie

aux critères établis — on pense plusieurs symptômes extrêmes, opposés et qui défient parfois le sens de causalité médicale; un diogène propre n'est pas nécessairement un diogène vide, un diogène actif n'est pas nécessairement un diogène propre.

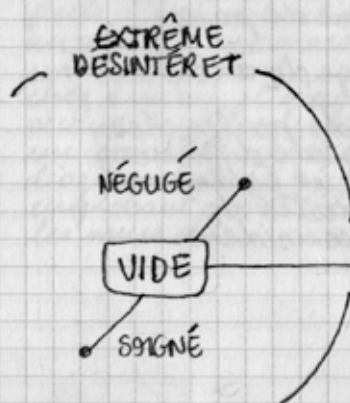
Il n'est donc peut-être pas du ressort de la médecine seule d'envisager ce qui fait du syndrome ce qu'il est, comme c'est souvent le cas pour les entités que l'on regroupe sous le terme de syndrome. Comme le disait assez justement Monfort: «ça ne soigne pas puisque c'est un syndrome.». [*Syndrome de Diogène: entretien avec le Dr Jean-Claude Monfort*, vidéo du département du Calvados (2015)] Et assez légitimement, on peut penser que la médecine atteint ici sa limite pour ce syndrome — les soins ne s'effectuent qu'en cas de maladie.



- BIOGÈNE ((ASSURÉ))
- ACTIFS
 - PASSIFS
 - SECONDIRES

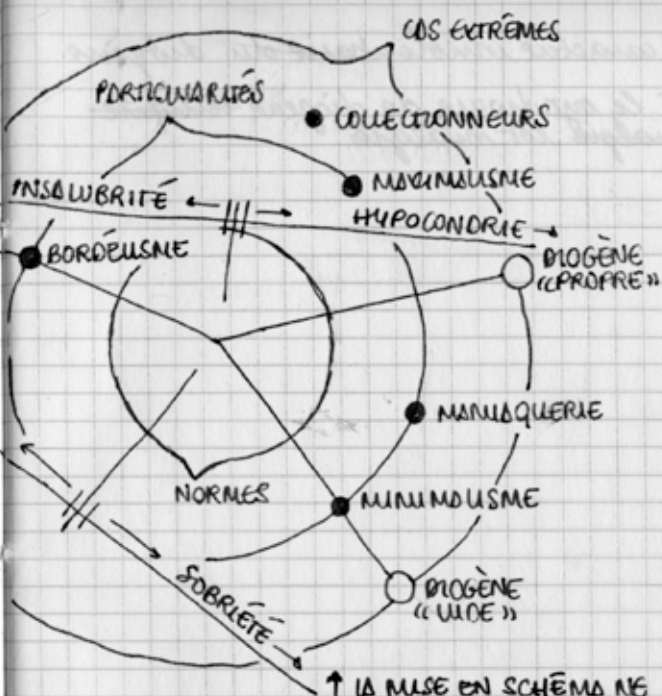
← ABONDANCE

↑ SELON LE FACTEUR PRIS EN COMPTE (ACCUMULATION ET HYGIÈNE) LE BIOGÈNE PROPRE SE RAPPROCHE D'AVANTAGE DU BIOGÈNE VIDE OU DU BIOGÈNE LOGIQUE



- HABITAT
- OBJETS
- ARGENT
- HYGIÈNE
- CORPS
- VÊTEMENTS
- AUTRE SOCIAL

IL FOUT BISSÉ-QUER LES FACTEURS UN PAR UN.



↑ LA MISE EN SCHÉMA NE PEUT PAS FONCTIONNER DU VU DU NOMBRE DE FACTEURS PARFOIS AUTO-EXCLUANTS : UNE GÉNÉRALISATION SCHEMATIQUE EST IMPOSSIBLE.

EXTRÊME INTÉRÊT

NÉGLIGÉ

PLEIN

SOIGNÉ

► ON PEUT DU MEILLEUR ANALYSER CHACUN DES RAPPORTS SOUS TROIS COUCHES DE POLARITÉS EXTRÊMES, CHACUNE SOUS LE PRISME DE L'INTÉRÊT OU DU DÉINTÉRÊT

Jean-Léon Gérôme, *Diogène* (1860)



DIOGÈNE DE SINOPE

Philosophe de la Grèce antique, on considère celui qu'on appelait aussi Diogène le chien comme le représentant le plus marquant de l'école cynique antique, dont l'idéal gravite autour d'une vie en autarcie, qui bouscule les normes sociétales de l'époque et qui se marginalise. Condamnant l'idée que la honte puisse d'une quelque façon entraver la vie, il envisageait cette dernière comme devant être vécue « naturellement », entendons selon les réquisits de la nature, transgressant donc toute norme ou convention sociale établie par la Cité. Volontairement



provocateur, il cherche à devenir ce qu'il appelle un « citoyen du monde », visant à l'indépendance totale, provocant, dépouillé — donc libre.

Diogène est un marginal volontaire, un exclu par choix. La nature provocatrice de son mode de vie est perçue ainsi justement car elle va à l'encontre du mode de vie conventionnel — l'anormalité de son quotidien n'est anormale qu'au vu d'une « normalité » présupposée. En revanche, il n'a pas vocation

à être hors de la société — l'inconfort n'est pas pour lui, il est pour ceux qui n'ont pas conscientisé et interrogé les règles invisibles qui font leur société. En les mettant absolument de côté, il a l'ambition d'une indépendance presque absolue à la société, comme moyen d'être enfin libre. La liberté qu'il recherche nie complètement la société et le groupe, et se concentre sur l'individu comme être total qui n'est qu'handicapé par les structures sociétales qui s'imposent à lui, et qui donc s'épanouit mieux en autarcie.

Petite histoire du consumérisme

Les principes défendus par Diogène de Sinope avaient pour cœur de s'inscrire en opposition avec la société de l'époque et les règles silencieuses qui en découlaient. Aujourd'hui, elle est différente en de nombreux points et il est important d'interroger ce qui la qualifie à présent et par quelles règles elle est régie, afin de comprendre l'ancrage sociétal du syndrome. Est-il, à la manière du mode de vie de Diogène, une contestation sociétale contemporaine? Qualifie-t-il des personnes qui se seraient, au contraire, laissées écraser par cette société?

Nos sociétés contemporaines sont caractérisées en grande partie le consumérisme qui les dirige. Selon la docteure Jeanne Guien, le consumérisme a tout d'abord servi à désigner: «la doctrine selon laquelle la croissance économique ne pouvait être obtenue qu'à condition de faire consommer davantage la population, grâce à des techniques de vente nouvelles (marketing, publicité, merchandising ...)». [Jeanne Guien, *Le consumérisme à travers ses objets* (2021)] Aujourd'hui, son sens communément admis désigne un modèle économique (qui est, par ailleurs, le nôtre) dans lequel

« tout ce que les gens se procurent, ils se le procurent par l'achat ». Ce modèle dans lequel nous vivons a raréfié les personnes créant ce dont elles ont besoin. De façon plus générale, il désigne une existence sociale dans laquelle le geste d'achat est devenu essentiel : exister, c'est acheter et consommer. Dans *La fabrique du consommateur*, Anthony Galluzzo notera que la plupart des personnes vivant dans un modèle économique consumériste « produisent des choses dont ils n'ont pas besoin pour obtenir l'argent qui leur permettra de s'acheter des biens qu'ils n'ont pas produits. » [Anthony Galluzzo, *La fabrique du consommateur. Une histoire de la société marchande* (2020)]

Notre incapacité à « auto-produire » (c'est-à-dire produire pour nous-mêmes en fonction de nos besoins) provient de cette ambition économique qui a poussé notre société à favoriser l'échange marchand en nous faisant acheter des marchandises sous prétexte d'utilité ou de valeur sociale ; société dans laquelle, comme le précise Guien, « acheter est une norme comportementale (une habitude du quotidien) mais aussi morale (quelque chose de valorisant) ». Dans un modèle économique comme le nôtre, le réel objectif n'est pas de produire pour des besoins — c'est de produire de la plus-value, à tout prix.

Déviance de la consommation

Le rapport qu'une personne atteinte du syndrome de Diogène entretient avec cette société consumériste est ambivalent, voire paradoxal — il ne se construit ni en opposition avec elle, ni comme lui étant parfaitement soumis. À première vue, on considère un diogène comme une victime de première ligne de la consommation de masse, alors qu'il rompt d'une certaine façon avec beaucoup de ses principes. On se le représente comme un consommateur maladif : l'accumulation d'objets serait ainsi la conséquence d'une soif de possession qui s'inscrirait — même si c'est de manière surprenante — dans la perspective du consumérisme. On pourrait y voir un exemple presque parfait de ce que cause la consommation de masse à travers la quantité qu'elle peut produire à l'échelle d'un individu — d'autant plus que cette masse d'objets ne prouve que très rarement son utilité.

Tout d'abord, il est vrai que le rapport à la consommation est très différent pour un diogène ; mais il n'est pas vraiment intensifié, il est plutôt distordu ; l'accumulation doit également, même si c'est étonnant, être comprise comme une forme d'économie.

Le cycle de la vie des objets dans une société de consommation de masse est de plus en plus court, mais il reste un cycle : il a un début (la production) et surtout une fin. On pourrait d'ailleurs dire qu'il a

plusieurs fins : le moment où l'objet est usé, où il n'est plus jugé comme utile ou valorisant socialement (le moment où il est jeté) et le moment où il est détruit (ce qui n'arrive pas à tous les objets jetés). C'est cette première fin que les objets d'un espace diogénisé n'ont pas connu. Cette impression de trop-plein n'a pas pour origine une sur-consommation — le renouvellement des objets du domicile n'a simplement pas eu lieu, et le temps les a laissés s'empiler (et ce n'est pas seulement une question de renouvellement).

L'accumulation pourrait donc presque être pensée comme un geste critique allant à contre-courant de ce système consumériste, en rallongeant le cycle de vie des objets et en ne cédant pas à la frénésie du jetable.

Un reflet monstrueux de la société

Ce rapport ambigu à la consommation donne aux espaces diogénisés un aspect de miroir plus ou moins déformé de nos sociétés consuméristes ce qui explique sans doute pourquoi ils inspirent des réactions aussi vives. Les déviances immédiates de la surconsommation ne sont que rarement visibles aux yeux de tous — les déchetteries, les casses, les dépôts dans les pays étrangers — tous ces lieux du négligé et de l'abandonné sont un reflet désagréable de ce que la publicité et le marketing déguisent sous des aspects de nouveauté et de plaisir ; c'est l'horreur produite par la société de

consommation et de production de masse. Ces espaces sont, à la façon des espaces de diogénisés, marginalisés, relayés hors du monde, indisponibles à nos yeux.

CCFD-Terre Solidaire, *La déchetterie de Brasília, la plus grande déchetterie à ciel ouvert d'Amérique latine* (9 janvier 2018)



Ainsi, rapporter à l'intimité d'un domicile une production de déchets qu'on essaie de rejeter au plus loin, c'est évidemment mettre en lumière ce qu'on n'était pas supposé voir dans ces publicités — la mise en scène de ces objets singuliers, pavanant leur singularité même, recouvre le fait que leur succession rapide et constante conduit inévitablement à une accumulation; qu'on voit très clairement dans un espace diogénisé, précisément parce qu'on ne jette pas.

Les espaces diogénisés sont ostracisés parce qu'ils représentent, à l'échelle d'un individu, la monstruosité qu'implique un système de consommation comme le nôtre.

CONTRE- MONDE HÉTÉROTOPIQUE

L'internalité à la ville de l'espace de diogène malgré son caractère marginal crée un rapport particulier au monde dans lequel elle s'inscrit : cet espace est étranger, et pourtant très proche d'un monde qui le rejette — ils sont en cela, de par leur nature, des contre-mondes. Marginalisé et pourtant si proche, il constitue un « espace autre », niant d'une façon les règles de la société tout en se logeant en son sein — c'est ainsi que l'on peut affirmer son caractère hétérotopique, au sens que Foucault donne à ce terme. [Michel Foucault, *Des espaces autres*, conférence (1967)]

En effet, un espace diogénisé est « hétérotopique » de plusieurs façons. D'abord, il relève de ces espaces qui entretiennent avec l'espace réel un rapport d'analogie direct ou opposé : ici, l'espace diogénisé est un « envers » de cette société, cristallisant ses tares sans les embellir. Ensuite, au-delà du choc que provoque la monstruosité d'une société consumériste [cf. *miroir de la société*], il y a aussi un vertige, un décalage fort avec ce que le quotidien nous donne à voir — Foucault notait à ce sujet que ces espaces sont « fondamentalement essentiellement irréels » — et la rupture est telle qu'il est parfois difficile de se situer entre horreur et fascination. Enfin, l'espace diogénisé correspond encore plus

précisément à ce que Foucault appelle une « hétérotopie de crise », celle qu'on retrouve notamment dans les sociétés dites « primitives », sous la forme de lieux réservés aux individus qui se trouvent en état de crise par rapport à la société. Il note d'ailleurs qu'aujourd'hui, ces hétérotopies de crise se seraient modernisées sous une forme qu'il nomme « hétérotopie de déviation », qu'il qualifie comme étant « celle dans laquelle on place les individus dont le comportement est déviant par rapport à la moyenne ou à la norme exigée ». Dans les espaces diogénisés, le comportement déviant à l'égard de la société de consommation est justement ce qui crée cet espace particulier — sa déviance ne l'a pas amené dans un lieu adéquat ; sa déviance est la genèse même du lieu.

Pour Foucault, ces hétérotopies sont souvent liées à ce qu'il nomme des « hétérochronies » — dans ces espaces autres, l'individu est aussi en rupture avec le temps conventionnel.

Dans l'entretien mené avec mon père au sujet de son domicile [cf. entretien], cette tension temporelle apparaît : le geste d'accumulation étant conservateur et non consommateur, il rompt nécessairement avec le cycle de vie des objets [cf. miroir de la société] et donc avec sa linéarité temporelle. Accumuler, en ce sens, revient à figer les objets dans le temps ; on prétend posséder des objets qui appartiennent et renvoient au passé dans l'éventualité d'un avenir — et ils se cristallisent

dans une sorte de temporalité potentielle qui les fait échapper à une logique temporelle linéaire — on les fige dans le temps.

Un espace diogénisé est hétérochronique en ce sens qu'il est un espace « de tous les temps qui soit lui-même hors du temps », comme le suggérait Foucault.

UNE CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ

Le caractère hétérochronique du geste de diogène lui confère un rapport spécifique au temps qui est une sorte de contre-manière d'envisager l'identité; cette déviance comportementale se plie donc à cet « hors du temps ».

Une des façons dont la société pousse les individus à consommer réside dans les techniques de vente nouvelles que mentionnait Guien [cf. *Petite histoire du consumérisme*], l'objectif étant que le consommateur, confronté à la publicité, ressente l'envie, le « besoin » d'acquérir le produit, notamment si celui-ci lui permet d'affirmer son appartenance à un groupe prédéfini. C'est ainsi que des produits parfaitement inutiles à notre quotidien nous apparaissent indispensables: ils renforcent un sentiment d'identité — alors qu'ils ne sont souvent, au mieux, que des marqueurs sociaux-culturels. C'est d'ailleurs l'hypothèse de l'expression de soi qui découlait de l'étude du professeur Russell W. Belk, « Possessions and the extended self » [Russell Belk, *Possessions and the extended self* (1988)]; les possessions sont un moyen de communiquer notre identité et nos valeurs aux autres.

Pour le sociologue Jean-Claude Kauffman :

« La réflexivité s'inscrit dans une logique d'ouverture ; elle brise les certitudes et remet en cause ce qui est tenu pour acquis. L'identité au contraire ne cesse de recoller les morceaux. Elle est un système permanent de clôture et d'intégration du sens, dont le modèle est la totalité. » [Jean-Claude Kauffman, *L'Invention de soi. Une théorie de l'identité* (2004)]

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, le syndrome de Diogène est une déviance de ce système de consommation, mais il n'y répond pas exactement comme un consommateur lambda le ferait. Et ce que nous dit Kauffman sur l'identité est intéressant à considérer à travers ce prisme : la quête d'une identité complète, une « totalité » dans laquelle on parviendrait à trouver la plénitude est relativement complexe dans une société dont les produits (et donc les marqueurs socio-culturels) se renouvellent et émergent à une vitesse impressionnante. Il semble que l'identité se réinvente nécessairement autour des modes, des tendances et des marchés. Ce rythme d'acquisition du dernier gadget inutile à la mode crée inévitablement une fracture de classe, car ces inutilités ont un coût, mais aussi et surtout dans notre cas, ce système se base et fonctionne à partir du postulat que chaque produit passé de mode doit être jeté. Et c'est là précisément ce qui ne se produit pas chez les diogènes.

Dans son chapitre La question philosophique de l'identité personnelle [Catherine Halpern (dir.), *Identité (s)* -

L'individu, le groupe, la société. Stéphane Chauvier, chapitre La question philosophique de l'identité personnelle (2016)], Stéphane Chauvier accorde une importance toute particulière à la question de la mémoire lorsqu'on parle d'identité. Il y établit un lien important entre la mémoire d'une personne et ce qu'il nomme son identité transtemporelle, c'est-à-dire «ce qui constitue l'essence individuelle de la chose, ce qu'elle ne peut pas cesser d'être sans cesser d'être la chose singulière qu'elle est.». Il avance qu'une personne est une conscience de soi, dans le sens où le changement radical de cette conscience de soi se trouvait changée, la personne le serait également — ce qui suggère par ailleurs la nécessité pour cette conscience de soi de s'incarner corporellement. Il avance ceci au sujet de l'importance de la mémoire dans cette conscience de soi: «Si une personne est une conscience de soi, alors rester la même personne, c'est garder le souvenir des contenus successifs de cette conscience de soi.»

Ainsi, l'accumulation est une réponse malade mais logique à ce que nous oppose la quête d'identité à travers le consumérisme — elle cherche à faire subsister son identité non pas dans le renouvellement et l'achat compulsif, mais dans une conservation pervertie qui l'enferme dans un terrier kafkaïen. [Franz Kafka, *Le Terrier* (1923)] Bien sûr, cette recherche est vouée à l'échec — le diogène se construit en se perdant.

L'accumulation serait ainsi le pharmakon [Bernard

Stiegler, *Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue: de la pharmacologie* (2010)] du diogène: à la fois son problème et sa solution, et son désir de conservation ne ferait finalement que le diluer.



Arman, *Trash can* (1964) MoMA

Là où le syndrome de diogène est une critique malgré lui de la société capitaliste, d'autres forment une critique tout à fait volontaire de ce système. C'est le cas d'Arman, artiste du nouveau réalisme, notamment à travers ses «poubelles», la plus célèbre étant *La poubelle des Halles*. Si l'on peut d'abord relever une analogie visuelle évidente, ce n'est pas pour rien ; pour composer ses poubelles, Arman glanait des déchets divers dans des poubelles publiques, comme certains types de diogènes pourraient le faire, mais la correspondance entre ces deux pratiques s'ancre d'autant plus dans le type de conservation de ces objets sans valeur : ils sont entassés au point de former une masse, une unité, un tout qui pervertit nécessairement leur individualité, et les arrache à toute utilité.



La cuisine de mon père

Les poubelles d'Arman sont pour la plupart conservées dans des boîtes de plexiglas, et c'est là que beaucoup se joue: la masse formée par les poubelles d'Arman forme un nouvel objet dont les limites sont celles de la boîte, et sa transparence permet à un regard extérieur, qui prend du recul, de les contempler à distance. Les limites d'un espace de diogène, en revanche, sont les murs opaques d'un domicile: c'est un espace englobant, qu'on ne peut considérer que de l'intérieur, et qui n'a pas pour ambition d'être partagé ou même vu, bien au contraire.



Tirage à l'argentique de l'atelier de Francis Bacon, Peter Beard (Reece Mews, à Londres)

À cet égard, on pourrait se demander s'il en va de même pour les ateliers d'artistes, eux aussi espaces englobants, qui certes abritent la naissance des œuvres qui seront offertes au regard, mais qui sont eux destinés à rester dans l'ombre de ces œuvres.

Dans l'atelier de Francis Bacon, quelque chose de notable se passe : le sol est complètement noyé sous divers papiers, cartons et pots, les murs portent de nombreuses traces de peinture, là où les pinceaux devaient parfois être essuyés, et une étroite tranchée se forme entre les monticules. L'espace est étouffé, saturé, on aimerait même dire, diogénisé. Pourtant, cet atelier n'est absolument pas appréhendé par le regard social comme un espace de diogène : il est célébré comme étant le témoin matériel d'une richesse créative, l'ancre d'un génie qui n'est pas compréhensible par le commun des mortels. L'atelier d'artiste est un espace socialement fétichisé, bien qu'il nous paraisse extrême, et que la société accepte et même loue comme génial du fait de son anormalité. On sait que le même sort n'est pas réservé au diogène ; là où l'artiste est admiré, le diogène est accusé — le génie de l'atelier de Bacon est une déviance qu'on rejette dans un espace diogénisé.

Quelque chose de très intéressant émerge alors, que Freud avait par ailleurs déjà souligné : l'artiste est un déviant qui a réussi. Le temps où l'on jugeait les artistes comme des névrosés marginaux est plus ou moins révolu : ce qui faisait d'eux des curiosités parfois rejetées de la société les a aujourd'hui presque déifiés, les plaçant au-dessus de la norme, et les faisant de ce fait échapper à toute forme de rejet ou de mépris de classe ; l'incompréhension est devenue fascination.

Malgré la symétrie qui s'opère entre ces deux gestes et ces deux espaces, il ne paraît cependant pas juste de considérer un espace diogénisé au même titre qu'une œuvre d'art. Le syndrome de Diogène reste toujours fondamentalement différent de ce qu'on peut pourtant lui rapprocher de très près. C'est cette distance si forte et pourtant si faible qui nous invite à l'envisager à travers le terme de « para-œuvre d'art ».

Du symptôme au symbole
Du symptôme au
DU ptôme au symbole
Du symptôme sym a ptôme u
au symbole s y Du m b o l e
Du sym Du symptôme au
ptôme u symbole
Du s ptôme u symptôme
Du s Du symptôme e
symbole Du symptôme u symbole
Du Du symptôme au symbole
symptôme au symbole
Du symptôme au sym- u
bole Du a u symbole
symptôme Du s au symbole
Du symptôme au symbole
symbole Du symptôme au symbole
Du symptôme au symbole
Du symptôme au symbole
symptôme au symbole
symptôme au symbole
symptôme au symbole
Du symptôme au symbole
symptôme au symbole
Du symptôme au symbole
Du au symbole
symptôme au symbole
symbole au
Du symptôme au symbole
symbole au
Du au symbole

SYM-PTÔME

AU

SYM-BOLE

Un article du psychiatre Saïd Chebili avait noté ces étranges similarités : intitulé *Le syndrome de Diogène : une œuvre d'art manquée?* [Saïd Chebili, *Le syndrome de Diogène : une œuvre d'art manquée?* (2018)] Il mentionnait notamment la théorie du « moi-peau » du psychanalyste Didier Anzieu, [Didier Anzieu, *Le Moi-peau* (1995)] qu'il nous est utile ici de commenter.

Pour Anzieu, le « moi-peau » désigne « une figuration dont le moi de l'enfant se sert au cours des phases précoces de son développement pour se représenter lui-même comme moi contenant les contenus psychiques, à partir de son expérience de la surface du corps. Cela correspond au moment où le moi psychique se différencie du moi corporel sur le plan opératif et reste confondu avec lui sur le plan figuratif ».

En substance, le moi-peau est une « interface entre le moi et le monde externe », et un « contenant des instances psychiques », et c'est l'altération de ce moi-peau, selon Chebili, qui caractériserait le syndrome de Diogène : l'accumulation d'objets « tenterait de suturer le moi-peau dans sa fonction contenante », faisant d'elle une tâche sans fin, comme une sorte de supplice de Sisyphe.

Pour davantage saisir le lien entre le moi-peau et un potentiel rapport à la création, il est intéressant de s'intéresser à la théorie qu'Anzieu développe dans *Le corps de l'œuvre*. [Didier Anzieu, *Le corps de l'œuvre, essais psychanalytiques sur le travail créateur* (1981)] Selon lui, il y a plusieurs étapes psychiques dans la création d'une œuvre. Le premier stade concerne le «saisissement créateur», moment de «dessaisissement du moi qui s'engage dans un processus de régression avec surgissement de fantasmes soutenus par une angoisse importante, des affects intenses, voire d'un vide avec une désubstantialisation source soit d'une agitation ou d'une sidération». Pour dépasser cette crise, le créateur devrait être supporté par le moi pour continuer le processus créateur; mais chez le diogène, l'altération du moi-peau créerait une angoisse si forte qu'elle déborderait les «défenses du moi», et sa seule possibilité de canaliser cette angoisse prendrait la forme d'un déchaînement pulsionnel sous la forme d'une compulsion à l'entassement. Ce processus se répéterait donc sans fin jusqu'à la formation d'une accumulation intense qui fausserait une enveloppe rassurante et contenante. À ce stade, pour Chebili, la faille du moi-peau présente chez un diogène l'empêcherait d'atteindre le processus de sublimation sous-tendant à la création, et l'œuvre d'art serait donc «ratée».

Le croisement des thèses d'Anzieu par Chebili nous éclaire sur l'intérêt qu'on doit porter à la

question du soi dans un geste de diogène, mais des interrogations subsistent. Tout d'abord, le geste de diogène n'est-il qu'une canalisation de l'angoisse du dessaisissement du moi?

Puis, l'enveloppe créée par la masse accumulée ne serait-elle pas justement la sublimation de cette angoisse? Le geste du diogène ne peut-il pas être envisagé comme un geste spatialisant la crise plutôt qu'un état sublimateur?

Au fond, j'avais si peur d'être habitée par l'espace plutôt que l'inverse. Je ne pouvais pas éternellement fuir mes propres murs, ni les laisser m'absorber complètement – j'ai probablement calfeutré toute sortie en sacrifiant chaque entrée pour étouffer ce mouvement perpétuel.

RETOUR À LA MAISON LE DEHORS ET LE DEDANS

«[...] une femme solitaire, menacée de bien plus loin et depuis bien plus longtemps dans ses terres intérieures, ne trouve que dans la folie un remède à sa peur de la mort; elle se fait une forteresse de ses propres ordures, moins pour résister à quelque improbable assaillant que pour ne rien perdre de ce qu'elle est, pour éviter de se vider de sa substance et de disparaître en abandonnant tout ce qui lui semble faire partie d'elle-même.»

— [François Vigouroux, *L'âme des maisons* (1996)]

Même si de nombreuses zones de mystère propres au syndrome de Diogène peuvent être éclairées par les travaux de Chebili, ce dernier oublie d'envisager le rapport du diogène à l'espace, et par conséquent, à l'intériorité qu'est devenu son domicile.

«[...] la dialectique du dehors et du dedans est appuyée sur un géométrisme renforcé où les limites sont des barrières.» [Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace* (1957)]

Pour que la distinction entre le dehors et le dedans soit fonctionnelle, une séparation doit être tracée

entre ce qu'on suppose comme interne et externe à quelque chose. Afin de déterminer ce qui est interne à une chose, on doit définir cette dernière, définir en quoi une autre chose peut lui être externe, et définir la limite qui s'opère entre les deux.

Dans son chapitre "La dialectique du dehors et du dedans", Gaston Bachelard nous fait apparaître deux choses: tout d'abord, ce rapport complexe entre le dedans et le dehors, puis la dissymétrie — de saisissement notamment — qui s'opère entre les deux. En effet, ce qui relève du dedans est généralement visible, saisissable, familier, concret, là où ce qu'on associe au dehors, et qui nous est donc externe, relève de l'inconnu, de l'imprévisible, de l'incontrôlable, de l'étendu, du vaste.

«Entre le concret et le vaste, l'opposition n'est pas franche. À la moindre touche, la dissymétrie apparaît. Et c'est toujours ainsi: le dedans et le dehors ne reçoivent pas de la même façon les qualificatifs, ces qualificatifs qui sont la mesure de notre adhésion aux choses. On ne peut vivre de la même manière les qualificatifs attachés au dedans et au dehors. Tout, même la grandeur, est valeur humaine et nous avons montré, dans un chapitre antérieur, que la miniature sait emmagasiner de la grandeur. Elle est vaste à sa façon.» Le dehors relève de la vastitude en tant qu'inconnu — il nous déborde. Cette opposition dehors-dedans, concret-vaste fonctionne pour le

Diogène, mais est rendue plus étrange car la vastitude, l'inconnu et l'indiscernable prennent place dans l'espace intérieur, de sorte que la frontière extérieur-intérieur devient plus poreuse, moins discernable.

Cette hétérogénéité du dedans et du dehors était déjà envisagée par Vigouroux: « Intérieur-extérieur, protection-menace, aventure-sécurité, justice-injustice. » [François Vigouroux, *L'âme des maisons* (1996)]; le domicile est un espace de confiance et de quiétude, qui nous abrite du danger, des intempéries et de l'incontrôlable — le domicile est refuge. Cet espace auquel on appartient est façonné à notre image, comme une seconde peau — on le meuble, on le décore, on l'habite — il est notre coquille qui nous isole du monde.

Une telle remise en question de la frontière dedans-dehors a pour effet de nuancer l'approche psychologique de Chebili. La « crise » qui dépasse le diogène existe bel et bien, mais cette idée d'une crise n'est pas uniquement à prendre comme un événement psychologique particulier comme il tendait à le décrire, mais davantage comme une crise dans le rapport à l'espace sinon une crise de la spatialité elle-même qui renvoie à une conception plus profonde du rapport de l'homme au monde: la limite entre le dehors et le dedans, qui se doit d'être claire, ne l'est pas, et cette remise en question de la délimitation du dedans et du dehors a une signification qui peut éclairer toute existence humaine, quelle qu'elle soit.

Autrement dit, il ne s'agit pas de se contenter de ramener le problème à quelque dérèglement psychologique subjectif, mais de simplement décrire le problème de cette spatialité et d'en faire apparaître le sens.

Il se pourrait ici que l'angoisse extrême provoquée par la plasticité de ces limites se suive de ce qu'on appellera «l'extension du moi» — le moi-peau ne sait plus où situer les limites du moi, qui déborde, s'étendant à tout ce dont il peut se saisir comme étant une forme d'internalité concrète: son domicile. Le monde extérieur rentre dans la maison, le moi-peau est en tension permanente vers le dehors et le dedans — et son extension implique sa transformation. Cette double dynamique, à la fois centrifuge et centripète, déforme les limites nettes et statiques de l'espace de diogène, que l'on comprend à présent à travers une dynamique d'extension, à la fois interne et externe. Il y a crise de l'espace, parce que l'on passe d'une conception statique à une conception dynamique de la spatialité, laquelle a pour conséquence de brouiller la distinction ou la limite claire entre le dedans le dehors.

Toute la question est alors de savoir comment considérer cette évolution. Peut-on se contenter d'y voir un symptôme individuel? Ne peut-on pas au contraire y lire, de façon certes presque excessivement

marquée, une dynamique fondamentale du rapport de l'homme au monde?

« Et quelle spirale que l'être de l'homme ! Dans cette spirale que de dynamismes qui s'inversent ! On ne sait plus tout de suite si l'on court au centre ou si l'on s'évade. » [Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace* (1957)]

Cette figure de la spirale paraît pertinente car une dynamique est impliquée dans sa géométrie, ainsi que la condensation d'un double mouvement. Elle est rapportée à l'homme car elle suppose une pénétration du monde en soi, et à l'inverse, une contamination du monde par notre vécu : l'opposition dehors-dedans est doublement dynamique et la spirale permet de visualiser cette ambivalence dans toute sa profondeur.

La spirale figure l'énigme de la spatialité dans le rapport de l'homme au monde : d'une part sa capacité à s'ouvrir, s'intégrer et parfois se diluer dans le monde ; et d'autre part, la façon dont ce monde nous touche, nous imprègne, nous pénètre. Si la peau symbolise le lieu de la compénétration et de l'échange possible entre l'homme et le monde, la figure de la spirale indique sa plasticité : l'homme est un être qui peut se rendre aussi vaste que le monde ou au contraire chercher à se rétracter voire s'annihiler dans son rapport au monde.

Ce mouvement spirorique n'est pas spécifique au diogène — ce qui lui est spécifique, c'est de le rendre aussi visible, notamment lorsqu'il donne une telle

extension et une telle ambivalence à la «peau» censée le séparer du monde ; mais comme tel, ce mouvement est souterrain à chacun. on pourrait alors reprendre une distinction que Merleau-Ponty [Maurice Merleau-Ponty, *Le doute de Cézanne* (1945)] utilise dans un autre contexte et affirmer que le syndrome de Diogène n'est alors plus le symptôme d'une maladie individuelle, mais le symbole d'une structure existentielle dans le rapport de l'homme au monde.

Le diogène permet de nous faire saisir cette plasticité du moi, mais il a cela de particulier et paradoxal que cette plasticité de l'homme au monde est révélée à travers une forme d'enfermement dans l'accumulation. Il est alors à la fois symbole de la plasticité dans l'ouverture au monde et le symptôme d'une forme d'échec dans l'échange d'un être particulier avec ce même monde.

Durant l'écriture de ce mémoire, quelque chose que je jugeais improbable s'est produit. Depuis plusieurs années, mon père m'avait partagé sa volonté de vendre la maison. C'était plus facile à dire qu'à faire: il ne s'agissait pas d'un simple déménagement, mais de l'évacuation de presque deux décennies de vie, d'une vie de famille difficile suivie d'années de solitude — une véritable purge physique et émotionnelle des fantômes et souvenirs qui s'étaient logés dans chaque chose.

Les années ont passé, et mon père restait dans la maison — j'étais convaincue qu'il faudrait un point de rupture pour qu'il fasse action de sa décision, qui était prise depuis longtemps, et qu'il s'extrait enfin du cauchemar qu'était devenu l'espace de son domicile.

Le 27 janvier 2026, quelques semaines après m'avoir confié une énième fois sa volonté de faire table rase de ce que la maison avait été avant de la vendre, la poussière s'est soulevée un peu partout dans la maison — mon père avait de la visite. Plusieurs fourgons. 7 hommes, 14 bras. Le jour était venu pour la maison d'excréter tout ce qui l'avait fait s'enliser en elle-même. L'opération prit deux jours. Une semaine plus tard, des paysagistes se sont occupés du jardin. Le 18 mars 2026, une société de nettoyage s'est occupée de faire réapparaître le carrelage rouge qui s'était éteint sous la crasse.

En moins d'un mois, c'était fait. L'enfer qui s'était construit jour après jour silencieusement n'était plus.

Bien sûr, l'espace n'est pas redevenu normal; il était imprégné de l'étrange sensation qu'il s'y était passé quelque chose — la lumière s'écrasait différemment sur ce qui restait. C'est presque comme si on pouvait lire le poids de ce qui n'était plus là dans l'espace, comme si les murs étaient encore essoufflés de ce qu'ils avaient porté si longtemps. J'imagine que je ne reconnais tout simplement plus la maison — ce n'est plus celle que j'habitais, ni qui m'habitait. Je ne l'ai pas revue depuis le débarassage, donc j'imagine que je n'arrive pas à l'imaginer différente; sur les murs, le sol, les étagères, les tables, c'est comme si les tas de déchets s'étaient imprimés dans ma rétine, comme s'ils étaient encore là — et d'une certaine façon, ils le sont. Ils existent encore très clairement dans ma mémoire.

Mais qu'importe, bientôt, la maison sera vendue. Seulement, cela suffira-t-il à ce que je ne sois plus habitée par ce lieu?









24/12/2025

Meryl Holder

Thomas Holder

Je voulais savoir, surtout par rapport à toi, comment t'as ressenti que s'est développé cet amassement? Parce que ça n'a pas toujours été comme ça.

Non, ça a commencé avec ta mère, qui commencé à amasser, mais c'était progressif, ça a été petit à petit, des petits bibelots, des petits trucs. Ça a pris un sale virage, quand déjà mes grands-parents sont morts, j'ai récupéré des meubles, tous les meubles asiatiques, donc ça a pris de la place et puis quand maman est morte après, il y a eu encore d'autres meubles, et là en fait, la maison est surchargée. Et en vérité, c'est un mikado, c'est-à-dire que j'ai l'impression que si je fais bouger un truc, tout va s'effondrer. Il y a toujours cette espèce de mauvaise idée, ce biais cognitif qui dit que ça peut toujours servir, alors en fait non, ça ne sert pas.

C'est un biais de se dire, on ne sait jamais, alors que techniquement, quelque chose dont tu ne t'es pas servi pendant plus d'un an, il ne sert à

rien. Mais c'est un doute, dans le doute, on ne sait jamais si ça peut servir, mais ça ne sert pas.

Tu penses que c'est propre à quoi le fait de se dire que ça peut servir? Parce que tout le monde ne passe pas par ce schéma de pensée-là.

Je n'en sais rien. On se dit qu'on en aura peut-être besoin, mais dans 99,99% des cas, on n'en a pas besoin.

Tu penses que ça peut venir d'une peur de manquer d'un truc, peut-être?

Non, je ne pense pas, je ne pense pas que ça vienne de ça, concrètement. C'est le fait de se dire, je ne vais pas acheter un truc qui fonctionne, ça serait gaspillé, mais finalement ça ne sert pas, donc ça encombre. Ça encombre et ça ne sert à rien, mais le fait de se dire, je vais acheter un truc qui fonctionne, c'est débile. Le problème, c'est ce dont on parlait tout à l'heure, tout est tellement financiarisé, comme tu disais, ce n'est pas le fait de détenir quelque chose, c'est le fait de l'obtenir. Les gens veulent obtenir des choses, mais en vérité, les choses qui servent, on n'en a pas besoin de tant que ça. Moi, sur tout ce qu'il y a dans la maison, je ne me sers de rien, quasiment. Je me sers de mon micro-ondes, je me sers de ma bouilloire, ma cuisinière, c'est tout. Ça ne me sert à rien. Ici, le vaisselier, j'ai la vaisselle dedans, et c'est tout. L'immense majorité

des choses qui sont ici ne me servent à rien. Des chaises, j'en ai des kilos, j'ai plus de chaises que de personnes qui pourraient s'asseoir dessus.

Et le problème, il est là, c'est-à-dire qu'en fait, c'est insidieux. C'est-à-dire que Gigi, au départ, elle a eu des petits bibelots, des petits bougeoirs, des petits trucs. Alors, petit à petit, ça va.

Mais au fur et à mesure, tu arrives à un stade où il y en a trop. Et à partir du moment où tu n'as pas beaucoup de meubles, ça va. Parce que tu as plus ou moins la place de les mettre en valeur.

À partir du moment où tu as des meubles, et puis là, tous les bibelots décoratifs que j'ai récupérés de mes grands-parents ou de mes parents, ils ne servent à rien non plus. Ils ne sont même pas mis en valeur, c'est des ramasse-poussière. Et en plus de ça, il y a un moment où l'encombrement est tellement partout qu'en fait, tu baisses les bras, tu abandonnes, tu lâches l'affaire.

Tu lâches l'affaire parce que tu dis que... Ce n'est même pas de la procrastination. Parce que la procrastination, tu dis, on verra demain. Mais tu as prévu de le faire demain.

Là, c'est vraiment du laisser tomber. C'est du lâcher prise. Et c'est pour ça que, concrètement, bon, je n'ai plus vraiment la grande santé avec ma prothèse de hanches et tout le bordel, mais ce n'est pas le sujet. Je n'ai plus le permis pour

prendre un fourgon pour faire des débarras à la déchetterie. Je ne peux pas. Et le faire tout seul, c'est juste les écuries d'Augias. C'est infaisable. Donc c'est pour ça que je fais appel à un débarrasseur. Il débarrasse, il y a certains trucs qu'il valorisera, d'autres qui partiront au recyclage, d'autres qu'il donnera sûrement à des associations. Mais le pire, le plus cocasse dans l'histoire, c'est que je ne suis pas matérialiste. En fait, là, sur tout ce que tu vois, je ne tiens à rien. Je ne tiens à rien. Le vaisselier des grands-parents l'armoire, ils sont jolis, mais si dans l'appart où je suis, c'est des placards intégrés de partout, je n'en ai même pas besoin. Si, un vaisselier, ça fait toujours joli dans un salon, mais je n'en ai pas besoin. En fait, ça a commencé à sacrément à partir en foire, à partir du moment où ta mère a commencé à déconner.

Après, il y a eu l'épisode avec Erica, qui n'a pas duré, mais c'est comme ça. Et puis après, il y a eu le Covid, puis c'était un cauchemar. En 2016, maman est décédée, et puis à partir de là, c'est une descente aux enfers. Le fait est que, partout où je pose les yeux, c'est le bazar. Donc en fait, tu ne regardes même plus, ça devient transparent. J'arrive à un stade où je m'en fous, je m'en fiche. Autant la solitude, je suis plutôt à l'aise avec. C'est une solitude qui est plutôt choisie. Mais

là, vu que je n'ai plus le permis, ça devient de l'isolement. C'est-à-dire que la moindre chose à faire, c'est un cauchemar. Ne serait-ce que d'aller à la pharmacie, ça me prend une heure et demie à pied. C'est un cauchemar. Donc la solution, c'est un peu comme un pilote d'avion de chasse, quand il commence à merdouiller, son avion, t'as un bouton rouge. Stop, éjecte. Tu t'éjectes, t'atterris où tu peux, mais au moins, tu ne te craches pas. Donc là, c'est l'idée. Ça a mis longtemps à murer, mais je vire tout, je plaque tout, je vends tout, et puis je reprendrai un petit appartement, un petit F3, tu vois, avec un salon, deux chambres, ça ira très bien. Une chambre qui sera ma chambre, puis l'autre chambre qui sera un bureau, puis qui servira de chambre d'ami quand tu passes, ou quand ton frère passe, avec un clic-clac, et voilà. Mais dans l'idée, ce que je vais emmener d'ici, il y a deux armoires, une table avec cinq chaises, le semainier qui est dans ta chambre, parce que c'est un petit meuble joli et qu'il appartenait à maman, peut-être le bureau, parce qu'il est à retaper, à revernir sur le dessus, mais tout le reste, il n'y a rien qui sert, tout le reste se dégage. Il n'y a rien qui est utile. Tout ce que tu vois, c'est inutile. Complètement inutile. Et le problème, c'est que, encore, tu vois à l'étage, les chambres, c'est des petites pièces,

donc tu peux faire petite pièce par petite pièce. Ici, regarde, le salon, le salon-séjour, il fait 72 mètres carrés. En fait, c'est les écuries d'Augias, c'est vraiment ça. C'est le tonneau des Danaïdes, vider la mer avec un tonneau percé. Tu veux faire comment? Tu commences d'un côté, tu n'en finis pas. Tu ne peux pas finir.

C'est-à-dire que, techniquement, il me faudrait quasiment autant de temps pour tout ranger et tout trier que j'en ai mis à acculer et à laisser traîner. Et il y a le fait de se dire, jeter, quelque part, c'est gaspiller. Même si, je me dis, oui, ça pourrait servir. Dans le cas où ça ne serve pas à une immense majorité des cas, je déteste gaspiller. C'est devenu du gaspillage industriel. C'est-à-dire qu'on paye pour l'enlèvement des déchets, qu'ils soient recyclables ou des déchets ménagers, on paye. Mais en plus de ça, on paye le nombre d'enlèvements, parce que c'est au poids. Il y a certaines villes, maintenant, ils vérifient ce que tu jettes. Il y a intérêt que ce soit bien vérifié, que ce soit bien trié. On trie le verre. C'est-à-dire que ta bouteille de verre, tu la remets dans un conteneur où tu la jettes, elle est brisée. Quand j'étais jeune, à mon époque, les bouteilles, elles étaient consignées. Tu les ramènes, tu les nettoyes, ils restaient. Ça coûte plus cher de recréer une bouteille avec du verre brisé

que d'en fabriquer une neuve. Ça n'a pas de sens. Après, financièrement, c'est la différence entre l'écologie et l'écologisme. L'écologie, c'est pragmatique. L'écologisme, c'est un dogme. Moi, je veux bien trier mes déchets pour valoriser ce qui peut l'être, le papier, le plastique. Simplement, pour une boîte de gâteaux, les gâteaux sont dans un sachet plastique, lui-même dans un bac en plastique, dans une boîte en carton, sous cellophane. Il n'y a rien qui va.

Et le fait est que tu recycles, c'est-à-dire que tu transformes de la matière pour lui redonner une vie. Très bien. Mais pas pour engraisser des boîtes qui se font un maximum de pognon avec et qui ne font pas forcément ça tout à fait bien. Parce qu'il y a énormément de déchets que tu tries qui passent aux incinérateurs. Dans les incinérateurs, il y avait des employés, des petits métiers, mais ils faisaient le tri eux-mêmes. Tu avais des tapis roulants, ils triaient ce qu'il y avait à recycler. Ils étaient payés, mal payés, mais ils étaient payés. Ces gens-là n'existent plus.

Maintenant, c'est nous qui payons pour le faire. J'ai une poubelle de tri sélectif, une poubelle d'ordures ménagères, mais vu que je suis tout seul, ma poubelle, je ne la sors pas du tout toutes les semaines. Quoi qu'il en soit, j'ai 12 levées obligatoires, donc une par mois. Je ne sors pas

les poubelles une fois par mois, donc je paye plus que ce que j'utilise comme service. Mais ce n'est pas la question.

L'accumulation, c'est de se dire est-ce que je ne vais pas en avoir besoin un jour ou l'autre? C'est ça le problème. Tu dis ça peut toujours servir, ça pourra toujours servir, mais non, ça ne sert pas. T'accumules, t'accumules, et tu te retrouves avec des choses qui ne servent à rien, des choses qui t'encombrent l'esprit, et des choses qui, en plus de ça, quand tu commences à faire un tri dans tes vêtements, même s'il y a un petit trou, ça peut toujours servir. Non, en vérité, ça ne sert pas. À l'époque où je faisais le jardinage, je bricolais, si, ça peut toujours servir de vêtement de travail, tu vois, parce qu'il est déjà abîmé. C'est pas bien grave, si tu l'abîmes plus. Mais au bout d'un moment, je me suis aperçu que, j'exagère un peu, mais un t-shirt, je peux le garder deux jours et changer de t-shirt toute l'année, je ne le mettrai jamais deux fois de même. Débile. Et en fait, ça a été ça. Pour ça, de la même manière, pour tout ce qui est linge de toilette, il y avait la grand-mère de Ghislaine qui était abonnée chez Yves Rocher. Donc en fait, tous les ans, elle nous envoyait un énorme carton rempli de gants de toilette, de serviettes de bain, de serviettes de toilette. Trop, beaucoup trop. Donc à un mo-

ment, il aurait fallu qu'on dise stop, qu'on fasse un tri, mais seulement qu'on l'a jamais fait. On l'a jamais fait parce que Ghislaine, ta maman, elle était aussi comme ça.

Tu penses que ça vient d'où, cette espèce de tendance qu'ont les gens à un peu maximiser tout ça, tout ce qu'ils ont? Par exemple, les linges de toilettes, à toujours en avoir plus, si c'est pour ne pas les jeter, et même si c'est pour les jeter, en fait.

Le problème, si tu veux, c'est que là, en l'occurrence, pour le linge, c'est des cadeaux qu'on lui faisait. Elle vivait toute seule, la grand-mère, donc elle n'avait pas besoin de tout ça. Elle disait, je vais donner à mes petits-enfants parce que il y avait nous, puis il y avait vous aussi. C'est vrai qu'à 4, tu as besoin d'une certaine quantité de linges de toilette, mais quand tu te retrouves tout seul, tu as toujours la même quantité de linges de toilette. Techniquement t'en as 4 fois trop. C'est aussi simple que ça. Et c'est valable pour tout le reste. C'est valable pour les assiettes, quand on vivait à 4 ou quand on était à 5 avec Timothé, un certain nombre d'assiettes, ça tournait bien. Tu te retrouves tout seul, t'en as 5 fois trop. C'est imparable. C'est mathématique. Et là, le souci est qu'il y a tout un tas de choses en plus de ça que j'ai conservées, comme je te dis, pour le cas-où. Des livres, pour le cas-où. Des livres

que je ne lirai jamais. Donc ça ne sert à rien. Les sélections du Readers Digest, qui sont dans le bureau, qui n'ont pas de valeur financière, mais c'est des livres qui viennent d'ancêtres. On avait énormément de livres.

Un livre, ça ne se jette pas. Ça ne se brûle pas. On ne va pas faire des autodafés. Par contre, les débarasseurs les donnent dans des bibliothèques. Ils les donnent, et puis les bibliothèques en font ce qu'elles veulent. Mais bon, à ce prix-là, ça les valorise. Sans les financiariser, mais ça les valorise. Par contre, il y a tout un tas de choses qui ne servent plus à rien.

Tous mes uniformes, ils ne servent plus à rien. Je les garde en me disant, pour bricoler, ça peut toujours servir. Je ne bricole plus. Inutile. Niveau vêtements, j'ai plein de jeans. Déjà, j'en ai qui ne sont plus à ma taille. J'en ai qui ne sont plus en état, qui sont craqués, qui sont déchirés. Pareil, tu as toujours cette petite phrase qui dit, il est déchiré au genou, mais avec un coup de ciseaux, tu peux en faire un short. Ouais. Puis tu gardes ça dans un coin de ta tête. Et puis en fait, tu ne le fais jamais. Et puis tu encombres ta tête pareil, en fait. Le problème, il est là. C'est qu'une maison encombrée, en fait, tu ne peux pas être serein dedans. Tu ne peux pas être détendu, parce que partout où tu regardes, c'est le bordel.

Si c'est le bordel, partout où tu regardes, c'est le bordel dans tes pensées.

Pour toi, ça vient plus du fait que la maison s'encombre, donc ta tête s'encombre. Tu penses qu'il y a des gens pour qui c'est l'inverse?

J'en sais rien, peut-être. Einstein disait si un bureau encombré est le signe d'un esprit encombré, que penser d'un bureau vide. Il avait l'humour. Et c'était un génie, accessoirement. Mais regarde, par exemple, tout le tas de papier qu'il y a ici. En fait, j'ai toujours été comme ça, c'est-à-dire que je suis bordélique. Mais je sais où sont les papiers.

Tu penses que si je te citais un truc dans la maison, tu saurais où il est?

(Hoche la tête)

Donc c'est quand même un truc qui est pas cartographié, mais presque.

C'est du bordel organisé.

C'est du bordel qui fait du sens pour toi, parce que c'est toi qui l'as mis comme ça, ou juste à force de le voir, tu sais où il est?

À force de le voir, je sais où il est. C'est-à-dire qu'il y a des endroits, comme le petit meuble derrière toi, le comptoir, je peux plus rien poser dessus. Y'a plus la place. Et y'a tout un tas de trucs qui n'ont rien à faire là, en fait. Mais globalement, virer tout ce que j'ai à virer, ça prend une benne

de 30 mètres cube. C'est gros, une benne de 30 mètres cube. C'est vraiment gros. Dans la cuisine, c'est pareil. La table avec les deux bancs, ça fait des années qu'elle ne sert plus. La table, elle n'est pas en bon état, elle va partir à la destruction. Cette table avec les deux bancs, ça ne sert à rien. Donc ça, ça partira. C'est pas compliqué, la maison, elle fait 200 m². Et dedans, y'a trois maisons. Donc forcément, c'est encombré. Forcément. Obligatoirement. Et c'est mathématique, de toute manière, tu peux pas faire autrement. Vu que je veux déménager dans un appartement qui va faire à peu près 70 m². Tu te doutes bien qu'il y a un paquet de trucs qui vont virer, évidemment. Tous ces petits coffres là. Ta maman, elle adorait ça, les petits coffres. Y'a rien dedans. C'est des coffres vides. Aucun intérêt.

Après, je pense que c'est quelque chose qui vient aussi de l'éducation, le fait de se dire oui, ça peut toujours servir. Parce qu'on a des parents qui sont nés pendant la guerre. Donc deux parents qui faisaient la guerre. Donc tu vois, t'avais toujours ce côté on sait jamais, ce côté économe. Mais le problème, c'est qu'on est plus dans une société d'économie, on est dans une société de surconsommation. Et en vérité, quand tu achètes un pantalon, soit tu payes cher, t'achètes un Levis par exemple, tu vas le payer

cher, mais il est durable. Tout ce que t'achètes pas cher, c'est du jetable. Malheureusement. Et que tu payes pas forcément un prix très cadeau. Mais ça sera du jetable. Tu pourras pas le garder. Le premier lavage, il va vriller, les coutures vont pas tenir. Donc au final, plutôt que d'acheter plusieurs t-shirts à 10 balles, que tu vas changer tous les 6 mois, des fois t'as meilleur compte d'acheter un bon t-shirt de marque à 60 balles, qui lui va durer. Et là t'es pas dans l'accumulation. Et par contre, il faut savoir faire la rotation, qui normalement se fait pendant le nettoyage de printemps. C'est-à-dire que tout ce qui sert pas, ça dégage. Et le problème c'est que là, même si je voulais entamer le processus, à mon rythme, je loue un petit fourgon à Intermarché, j'ai pas le permis, je peux pas le faire. Donc je suis coincé. Psychologiquement, c'est pas le plus compliqué parce que je peux me détacher de plein de choses, je suis pas matérialiste. Y'a plein de choses qui me servent à rien du tout. Ça va filer. Mais physiquement, j'en suis pas capable. J'ai pas la mobilité parce que sans de permis, tu peux rien faire. En ville, tu peux te débrouiller en jetant à petites quantités, mais tu vas à la déchetterie, t'as des espèces de... Comment ça s'appelle? C'est pour recycler les vêtements, des trucs où tu peux les distribuer. Bon, à 90%, ils sont pas du tout

redistribués, ils sont achetés pour faire des isolants, mais ça c'est pas un problème, c'est une technique. Mais la déchetterie, elle est à Châtillon, elle est à 15 km. Tu veux que je fasse comment? Même mon verre à recycler, je peux pas le recycler. Je peux juste pas. Il faudrait que je mette ça dans un espèce de caddie à roulettes, et que j'aille au village. Je passe une heure et demie pour trier 5 bouteilles de verre.

Pas faisable. Pas faisable. Pareil, j'ai des papiers de partout, mais j'ai tout en dématérialisé. La majorité des documents que je reçois, ils sont par mail, ils sont dématérialisés, ça prend pas de place sur un téléphone. Mais on continue à nous refourguer des photocopies et des courriers, pour rien finalement. Parce qu'un mail, ça a valeur de courrier. Et là, c'est pour ça que, étant donné que c'est impossible à faire, je fais faire. Tout simplement. Ça va me coûter un prix. Mais en attendant, si je ne le fais pas faire, n'importe quelle personne qui vient visiter la maison, il voit ça, il fait demi-tour direct. Il fait demi-tour direct. C'est pas entretenu, par terre, c'est pas lavé. Je suis déjà content quand j'arrive à marcher une journée sans canne. Tu te doutes bien que passer la serpillière, c'est risqué. Et puis là, ça n'est plus la serpillière qu'il faut passer. Là, il faut passer avec des machines industrielles. C'est des roto-

brosses. Une brosse rotative.

Je vais garder un ou deux petits miroirs, comme le petit miroir blanc que tu vois là. Sûrement celui-ci. Dans ma chambre, j'ai une espèce de petite colonne vitrée, pour s'habiller, tu mets ça dans une entrée. Tu vois à peu près comment t'es sapé, si t'es pas trop habillé comme un clown. Mais en vérité, je vais avoir besoin de ce qui va partir. Ce que je vais vraiment garder. Parce que par exemple, les lits c'est ce que je te disais, je vais les conserver jusqu'à la fin. Par contre, je pars pas avec. Je pars à la déchetterie, je rachète des plumards neufs. Je pars sur du neuf. Parce que là, depuis le temps en plus, ils sont vieux. Et puis, ils sont fatigués. C'est pas pour le prix. Globalement, c'est pas pour le prix des choses. Un lit, matelas sommier, t'en as pour 400 balles. Un frigo neuf, t'en as pour 400 balles. Un micro-onde neuf, t'en as pour 60-70 balles. Mon micro-ondes, il est dead. Le plateau ne tourne même plus. J'en ai bien un deuxième. Mais le fusible, il faut que je change le fusible à l'intérieur. Et c'est ça le problème. Y'a qu'à. Sauf que le y'a qu'à, il vient jamais. Parce que l'ennui. Parce que je m'ennuie carrément. Je passe mes journées à m'ennuyer du matin au soir. Et même si je me disais on va attaquer quelque chose, je sais même pas par quel bout prendre. C'est tellement enva-

hissant que partout où tu regardes, y'a des trucs à faire et tu sais pas par quel bout commencer. Et globalement, il y a 90%, peut-être même plus, 95% de tout ce que tu vois là qui va déraiper, qui vire. Ça ne sert à rien. Ça ne sert à rien du tout. Si tu veux, c'est toujours pareil. Quand tu fais ton entretien tous les ans, tu fais ton nettoyage de printemps, ouais, là tu peux. Mais quand ça fait des années que tu l'as pas fait, tu peux pas rattraper le retard que t'as pris. C'est pas possible. Même en faisant venir quelques copains, etc. Et pour chaque objet, c'est un doute. Je garde, je jette, je garde, je jette. Sur chaque objet, tu fais un calcul avantage, bénéfice, désavantage. Et là, du coup, ça devient infaisable. Donc le fait est de dire, je vire tout. C'est vite fait. J'ai pas à me soucier ce que je garde et ce que je garde pas, je garde rien. Je dégage tout. Tout. Par exemple, que tu vois là, le grand meuble de télé qui est en bois, c'est du mélaminé.

Y'a pas grand chose dedans. Y'a quelques DVD. Les DVD, en fait, en les mettant dans un carton, ça prendra pas la place. Mais le buffet qui est en chêne, qui est dans le bureau, sur lequel on avait mis l'aquarium. Celui-là, il me suffira largement. Pas besoin d'avoir un truc immense comme ça. Deux grands canapés plus un fauteuil. Quand t'as toute la famille, ça sert. Quand t'es tout seul, ça

sert à rien. Avoir six chaises quand t'es tout seul, ça sert à rien. Avoir des piles d'assiettes pour faire manger 48 personnes quand t'es tout seul, ça sert à rien. C'est aussi simple que ça. Alors l'avantage du débarrasseur, c'est qu'il y a des trucs que lui, il va recycler et d'autres qu'il va valoriser. Il est antiquaire, donc il va les revendre. Il fait sa soupe avec ça et puis au moins, ça donne une seconde vie au truc, tu vois. Mais même moi, j'avais eu envie de le faire, c'est-à-dire, je vais prendre des photos, je vais vendre ça soit sur Leboncoin, soit sur le Marketplace, etc. Trop de boulot, trop de boulot.

Je vais tomber sur des gars qui sur un truc à dix balles, ils vont t'en donner 50 centimes. Rien que ça, ça va me fatiguer. Rien que d'y penser, je suis fatigué déjà. Je passe par un professionnel, j'ai eu des devis. Après les devis, ce sera mon mandataire qui va les valider. Le jardin, c'est pareil. Tout seul, je peux pas le faire. J'ai plus la forme. J'ai plus la santé pour rester ne serait-ce qu'une heure debout à jouer du taille-haie pour les ronciers, etc. Je peux pas. J'ai plus la santé pour ça. Donc avant de commencer à faire des économies de bout de chandelle, non, vaut mieux dépenser dans un débarrasseur, dépenser dans une personne qui va faire le nettoyage, le dégrasage de la maison, sachant que c'est des pros, je t'ai dit,

ils font des blocs opératoires, ils font des sites chimiques, ils sont ultra équipés. Ils vont pas venir avec une pelle et une balayette. Ils viennent avec du gros matériel. Pour le jardin, pareil, je vais faire venir un jardinier paysagiste qui va faire 3000 mètres, c'est-à-dire un peu derrière la maison, et surtout devant, sans tailler la haie au cordeau, mais juste tondre et enlever les ronciers. Pour la personne qui visite, jette un coup d'œil, c'est plat, c'est pas mal. Voilà, si tu veux, c'est la première impression. Quand une personne arrive devant la maison, la première impression, elle compte beaucoup. Si déjà là, t'arrive, tel que c'est, c'est le bordel, ça fait pas envie. Et là, les gens, sur un truc comme ça, ils te tombent le prix de 50 000 balles. Facilement. Donc il est plus intelligent d'investir 10 ou 12 000 pour faire un truc nickel et qu'il n'y ait pas de négociation possible. Ou que la négociation soit minime. Donc après, le truc, c'est de repartir déjà en ville. Parce que là, en ville, sans permis, tu t'en fous, t'as pas vraiment besoin de voiture. Y'a les transports en commun, t'as à peu près tout à proximité. Le permis, je pourrais le revalider à mon temps, sachant que ce sera beaucoup plus simple, étant donné que Villefranche, c'est une sous-préfecture, donc tout est accessible à pied. Faire les tests psychotechniques, je peux y aller

à pied. Tout est accessible à pied et est à proximité. Que d'ici, je t'ai dit, la moindre démarche, il faut que j'aille soit à Villefranche, soit à Bourgen-Bresse, la moindre démarche me prend une journée complète. Du matin au soir. Pour une simple démarche qui, elle, prend même pas une heure. Donc là, le fait de repasser le permis, c'est pas du tout prioritaire. La priorité, c'est vider la maison, la faire vider, la mettre en vente, la faire nettoyer, faire le jardin propre, la vendre, et puis acheter un petit appart, un petit F3, dans l'hyper-centre de Villefranche, dans un quartier où il n'y a rien. L'avantage, c'est que t'as une boulangerie, t'as le petit marché qui est juste derrière la mairie. Enfin, tu vois, tout est sur place. Et surtout là je pourrais repartir avec, quelque part, du sain, du neuf, c'est-à-dire un canapé neuf, un lit neuf, une petite étagère probablement pour mettre deux-trois bouquins dessus, et basta, pas besoin de plus. Le vaisselier parce que même dans du moderne ça fait joli, un vieux meuble comme ça. Sachant que c'est des vieux meubles, personne n'en veut en plus de ça, c'est invendable. Les gens préfèrent acheter du Ikea, un truc qui est facilement montable, qui va avec tout, qui sont en plus de ça modulables, tu peux faire à peu près ce que tu veux avec, mais ça n'a pas de charme. Et voilà, il y a 90% des troupes

qui vont riper, parce que c'est des choses qui ne servent pas. Le porte chaussure, ça fait des années qu'il n'a pas servi, il ne sert à rien. C'est à dégager. Et seul, tu ne peux pas le faire. Seul, je ne l'aurais pas fait, si je n'avais pas été motivé par des personnes qui m'ont dit il faut que tu vendas, parce que là tu es en train de te laisser crever moralement, tu es en train de dépérir, t'es en train de t'enfermer au fin fond de la Sibérie dans un goulag, ils ont raison. Et par voie de conséquence, le fait est que seul, infaisable. Aidé par des copains, infaisable. Là c'est payer des gens pour, des pros qui le font, et moi je m'occupe de rien. Je délègue. C'est la seule solution.

Ça fait longtemps que tu es là, quand même, et tu as vécu pas mal d'étapes importantes de ta vie, j'ai l'impression, dans cette maison, et j'ai l'impression qu'aujourd'hui, plus l'amasement est devenu important, plus l'absence dans la maison s'est creusée aussi. Parce que ça n'a pas l'air d'être sentimental ou confortable, c'est pas quelque chose dans lequel tu te confortes.

C'est pas sentimental, parce que dedans il y a autant de mauvais souvenirs que de bons souvenirs. C'est ça le problème. Le problème est à double tranchant.

Dans toutes ces choses, tu dois tronquer un peu l'appendice énorme qu'est la maison aujourd'hui

pour toi, mais elle porte autant les bonnes choses que les mauvaises choses, que l'absence des bonnes choses d'une certaine façon. Qu'est-ce que tu penses de cette analogie faire du plein dans l'espace avec des objets quand il y a autant de vide de présence humaine ?

C'est ça, c'est le syndrome du lit vide. C'est quand tes enfants partent, ça fait un vide, ça fait vraiment un vide. Déjà, avec mon trouble de personnalité, il y a un vide intérieur, c'est comme ça. Chez les borderlines, on ressent le vide en fait, on a l'impression d'être vide. Et le problème c'est que, ce que tu possèdes, quand ça arrive à une quantité comme ça, ce que tu possèdes finit par te posséder. C'est-à-dire que tu peux regarder nulle part sans être tranquille, sans être serein, nulle part. Quoi que tu regardes, ça devient vilain, ça devient laid.

Ça devient presque une entité qui finit par t'avaler en fait.

C'est ça, c'est exactement ça. Tu te fais déborder par tout ça, ça génère des mauvaises émotions, que ce soit de la honte, de la culpabilité, ce genre de choses. Et puis le problème c'est que la dépression n'a pas aidé, parce que là, tu baisses les bras, t'en as plus rien à foutre de rien en réalité, tu baisses les bras complètement. Et le temps de s'en remettre, c'est trop tard, c'est trop tard,

t'as accumulé. Alors typiquement là j'ai des accumulations de papier, il y en a les deux tiers qui sont bons à mettre à la poubelle. Mais encore faut-il se lancer, c'est-à-dire s'asseoir, prendre des petites pochettes, des chemises, faire un tri. Je vais commencer à en faire un, je recommence du coup parce que c'est du désordre, parce que je suis désordonné. Le papier, je pourrais le prendre, le ranger, l'archiver directement. Non, je le laisse traîner. Et ça c'est très désordonné. J'ai jamais été ordonné. Et ça c'est un défaut.

C'est un défaut dans notre société.

Parce que surtout ce qui est attiré au papier, c'est attiré à l'administratif. C'est attiré au classer, ranger, mettre dans des cases, mettre dans des boîtes. Et je pense que le fait d'accumuler ça va à l'encontre de tout ça.

Surtout que maintenant, par exemple la taxe foncière, on l'a par internet. Alors évidemment, il y a toujours des papiers comme là, une ordonnance. C'est quand même un par internet.

Et puis ça pourrait être fraudé. Donc une ordonnance, en général, le fait papier, c'est autre chose. Mais la moindre démarche que tu fais auprès d'une administration, tu te retrouves avec une liasse de papier épaisse comme ça qui sert à rien. Qui sert à rien du tout. Mais que tu es quand même obligé d'archiver. Par exemple les relevés

de compte. On n'en reçoit plus des relevés de compte papier. Mais à une époque, moi j'avais mes relevés de compte tous les 15 jours. Sur une année, tu te doutes bien que ça en fait un paquet. Forcément, ça te fait une centaine de relevés de compte qui sont certains sur 2-3 pages. Autant dire que t'es envahi. Et qu'il fallait conserver, je ne sais plus, un an ou deux.

Bon, ça c'est pareil, ça a été modifié. Là dans les armements, il y a énormément de paperasse qui ne sert à rien. À rien du tout. Les seuls papiers importants que j'ai, c'est le livret de famille, que j'ai en dématérialisé. Le reste que j'ai en papier, c'est mon titre de propriété de la maison, et puis mon dossier médical où il y a les trucs importants dedans et qui n'est pas très gros. C'est la taille d'une pochette. Tout le reste des papiers ne me servent qu'à m'encombrer du coup. Et là c'est pareil, quand tu commences à t'y prendre un par un, tu te dis, c'est facile, ça va aller vite. C'est terriblement long. C'est terriblement long et c'est terriblement pesant à faire. C'est pesant parce que ça te renvoie à tes défauts, tu vois. Ça te met le nez dans ta merde un peu en fait. Ça te renvoie à ta culpabilité, à ta honte.

Ce qui est intéressant, c'est à quel point ce syndrome là est un spectre, et à quel point les gens font ça différemment.

Je nous ai pris toi et moi en exemple type, parce que je ne pense pas avoir de syndrome de diogène, mais je pense que j'ai des tendances qui vont dans ce sens-là, et mon premier instinct ça a été de me dire « trop marrant, je les ai héritées de mon papa » et finalement je pense qu'elles sont très différentes. Déjà, c'est pas génétique, mais parce qu'en me rendant compte un petit peu de comment ça s'est passé pour toi, je me rends compte t'as un type de diogène qui est passif. T'as pas accumulé les choses parce que tu aimais accumuler des trucs. Là où moi par contre, j'aime pas du tout acquérir des nouvelles choses, par contre je pense que je suis vraiment très très sentimentaliste des objets. Par exemple jusqu'au moindre petit bout de papier, petit bout de ficelle, je vais le garder.

Ce qui est vrai je pense dans ton cas. C'est le fait de dire ça peut toujours servir. Alors que non.

Il y a un espèce de désir d'autonomie. Tu projettes le fait que ça pourra te servir. Tu essayes de te protéger, et tu fais rentrer le poison. Et tu te retrouves à garder des choses en supposant que peut-être elles te serviront, mais elles ne te serviront pas, elles ne serviront jamais.

Chose intéressante à noter, c'est que le syndrome de diogène, ça peut aller jusqu'aux personnes qui sont minimalistes malades, qui n'ont rien chez

eux. Ils rentrent dans ce syndrome-là. Parce que le deuxième critère qui a été trouvé un peu chez tout le monde, c'est une relation très extrême entre objet, corps et espace. Je trouve que c'était intéressant dans ton cas et dans le mien parce que moi j'ai un rapport un peu compliqué à l'espace, déjà du fait que je vois pas en 3D, et j'ai toujours eu l'impression que pour exister fallait que je charge tout ce qui était autour de moi parce que le vide ça me rappelait à beaucoup d'absences, tu vois. Je pense que c'est intéressant la façon dont Ghislaine avait un petit peu plus cette tendance-là. Et je pense que moi j'ai un peu cette même tendance, et je pense que je l'ai beaucoup fait dans un temps parce que j'avais un vide maternel en fait. Je pense que j'ai toujours eu besoin dans les appart où j'étais de faire jaillir des montagnes de trucs à droite à gauche, de toujours couvrir les murs aussi pour me protéger de l'espace, pour pas voir le vide, pour que le vide soit moindre. J'ai l'impression qu'en fait en faisant ça, ça n'a fait que l'inverse, mais c'est un peu un mécanisme que j'ai développé comme ça. Par exemple, quand je me promène dans la rue et que je vois, des planches, des machins, en fait ça me fait mal au cœur. Ça me fait mal au cœur, ça m'arrive de les ramasser, de les ramener chez moi. J'ai l'impression qu'elle est là en fait

la forme d'extrémisme entre le corps et l'objet, c'est que j'ai l'impression du coup d'être cette espèce d'entité maternelle qui va protéger tous ces petits objets qui en ont rien à foutre, parce que c'est des objets.

À chaque fois que je fais le ménage chez moi, un gros ménage, parce que je le fais une fois par an quand même, c'est dur, j'ai l'impression qu'on m'arrache un petit bout de moi et j'ai l'impression que sans ces objets-là, ma mémoire va me faire défaut, j'ai des souvenirs que je vais oublier, j'ai besoin de les incarner dans des trucs.

Ouais, mais t'anthropomorphise l'objet, du coup. Carrément, je lui donne un statut mémoriel. J'ai un tiroir plein de cailloux chez moi, et je me dis, bah ce caillou là, c'est un caillou que j'ai trouvé en Bretagne avec mon amoureux, bah je peux pas le jeter, en fait, alors que c'est un caillou.

Mais le problème, et c'est là où c'est vicieux, c'est que tu dis, si je jette des choses, je vais perdre la mémoire. Non. Au contraire, en fait, tes souvenirs sont dans ta mémoire, t'as pas besoin de l'objectification de ton souvenir.

Je pense l'archiver c'est le taire, de toute façon, en fait. Il y a un truc que disait Nietzsche, c'est que pour se souvenir, il faut oublier. Et je pense en ce sens-là que la maison n'a pas de mémoire, mais qu'elle est mémoire.

Eh bien, justement, la maison, c'est la mémoire, mais c'est la mémoire dans toute sa cruauté, c'est-à-dire qu'elle a à la fois les bons souvenirs, mais aussi les mauvais souvenirs. Et elle fait pas le tri entre les deux. Elle te jette les deux à la gueule, que ce soit les bons souvenirs, ou que ce soit les mauvais souvenirs. Par exemple, toute la prairie qu'il y avait derrière, il n'y avait pas un seul arbre, c'était un champ vide. Là, j'en ai fait un parc. Donc, quelque part, à ce niveau-là, c'est que des arbres. Il y a certains arbres, dans 200 ans, ils seront encore là. Donc, à ce niveau-là, au niveau de l'écologie, je ne roule pas avec des trottinettes électriques qui sont fabriquées par des gamins de 6 ans en Chine, mais je plante des arbres. Tu vois la différence de level? Maintenant, ils ont fait tellement de normes avec leur état supra-étatique, en fait, avec l'Europe, que même quand tu achètes du jambon salé, tu vois, la barquette est recyclable, le plastique non, et les papiers entre non. Donc, même là, il faut déjà, limite, avoir un doctorat de recyclage. Et maintenant, dans certains coins, ils font des poubelles transparentes. Cette poubelle transparente à Villefranche, c'est le cas d'ailleurs. Comme ça, ils voient dedans. Donc, en plus, on vient te surveiller. Alors, à la limite, évidemment, si tu fais n'importe quoi, tu vas te faire tirer les oreilles,

et c'est logique. Mais d'un autre côté, c'est des petits morceaux de liberté qu'on ronge, tu vois.

Oui, c'est le panoptique de Foucault. C'est qu'on est tellement surveillé, on ne sait plus qui nous surveille, mais on sait. On est toujours surveillé. En l'occurrence, pour revenir à ce que je disais sur la mémoire, je pense qu'il y a un peu ce truc. J'avais écrit un petit poème sur les trucs de la maison, et je disais qu'en fait, à force de s'entasser les choses, j'avais l'impression qu'elles s'absorbaient en un espèce de tout organique et que ça me fixait tout le temps. Tu penses que ça a à voir avec les souvenirs, comme des souvenirs qui te regardent?

C'est la manière dont tu perçois les souvenirs, et donc tu anthropomorphises l'objet en te disant que quelque part, les murs ont des oreilles et des yeux.

Oui, surtout que tu ne sais plus où sont les murs à un certain stade d'accumulation. C'est comme si la maison rongerait à l'intérieur l'espace jusqu'à toi. Des fois, quand je regarde mes tas de bordels chez moi, j'ai l'impression de voir un miroir. J'ai l'impression de me voir dedans, et j'ai l'impression que c'est profondément moi.

Oui, parce que ce sont pour la plupart des objets que tu as choisis toi. Même s'il y a énormément d'objets que je n'ai pas choisis, il est là le prob-

lème. Il est là le problème. Tu vois ce que je veux dire? Je ne les ai pas choisis.

Ils m'ont été imposés, d'une certaine manière. Et ce n'est pas les plus agréables à voir. Mais effectivement, tu as l'impression que ce n'est pas qu'une impression.

En fait, plus tu accumules, que ce soit des meubles, des bibelots, des objets, plus ça restreint ton espace vital. Tout simplement. J'ai l'impression que je fais ça beaucoup dans ma chambre, du coup, et que cette espèce de renfermement, même le fait de couvrir les murs, c'est un truc que j'ai vraiment tendance à faire. À force de couvrir les murs, de faire monter des piles de livres, j'ai l'impression de pouvoir presque arrondir les angles de la pièce et de faire un cocon. C'est aussi rassurant et presque complaisant qu'hyper angoissant.

C'est les deux. C'est les deux faces de la même pièce.

C'est ça. Et j'ai l'impression que ce n'est pas un truc que je peux du tout empêcher.

Il y a des trucs dans ma chambre dont je n'ai pas besoin, que je n'aime pas, mais je ne peux pas m'en séparer.

Tu peux le mesurer. C'est la seule solution, si on peut parler de solution, c'est de le mesurer. C'est-à-dire de se dire, OK, je vais garder des livres, je vais garder des posters ou des tableaux, mais au

lieu d'en avoir partout, partout, par exemple, j'en décroche la moitié. Et tous les six mois ou tous les trimestres, je change. Ça restera tes tableaux, ça restera tes bouquins, mais tu fais une espèce de rotation. Ce qui fait que là, du coup, même si c'est pas forcément encombré, mais même si c'est chargé, t'as un renouveau à chaque fois. Chose que là, je ne peux pas faire, c'est trop. Et puis, l'architecture même de la maison, en fait, qu'elle est compliquée. Regarde, c'est très joli, ce râtelier de ferme. Mais tu ne peux pas meubler. Ça fait un immense mur qui ne sert à rien. Tu ne peux pas mettre de meubles devant. Le canapé à tout casser, mais c'est tout.

C'est fou, les grosses poutres là, parce qu'on a l'impression que la maison, elle est sur le point de s'effondrer. On dirait qu'elle tient, que tout se tient dans un espèce de dernier souffle tremblant.

Alors que c'est du chêne massif, même avec un forêt pour percer, ce n'est pas tout de suite qu'il tient.

J'ai l'impression que dans tous les sens du terme, cette maison est extrêmement lourde, en fait.

Tu n'as pas idée. Elle est beaucoup plus lourde. Elle est pesante.

C'est pour ça que j'avais écrit ce truc sur la mémoire, parce que moi, j'habite plus là, et quand je reviens, j'ai toujours plein de trucs qui

me reviennent à la figure, hyper fort, et ça me fait toujours un truc dans le ventre. Je me dis, mais en fait, c'est tellement chargé. C'est surchargé. C'est chargé de l'absence, en fait.

C'est chargé de mauvaise énergie, c'est chargé de vide. De vide et de tristesse. Et le problème, il est là, si tu veux. C'est que, parallèlement à ça, et ça aussi, je le travaillerai avec ma psychologue, il y a un truc qui est pourtant essentiel, mais je ne sais pas faire. Je ne sais pas pourquoi, du reste. C'est le deuil. Le deuil. Le deuil d'une relation, par exemple avec ta mère. Le deuil de mes parents. Des petits deuils. Le deuil, de l'âge où vous partez, où vous faites vos études, etc. C'est ce qu'on appelle le syndrome du lit vide. C'est-à-dire que cette maison, quand tout le monde était là, il y avait de la vie. Là, cette maison, elle pue la mort. Et partout où je regarde, ça me rappelle... des morts. C'est ce que j'appelle le poids de l'absence. C'est ça. C'est que l'absence, c'est extrêmement lourd.

Quand tu sais faire un deuil, pas forcément. Quand tu n'es pas capable de le faire, c'est extrêmement pesant. Ton esprit préfère mettre de côté, préfère oublier.

Comme avec les objets.

Il y a tellement de bazar, et tu le vois, c'est tellement rechargé, qu'en fait, inconsciemment, tu

ne le vois plus. Tu penses que ton cerveau, ça lui fait tellement de peine, tout ça... Ça le surcharge. C'est une surcharge émotionnelle, et le cerveau, il évacue.

C'est comme si on te forçait à revivre ton traumatisme plusieurs fois, quoi.

Oui. C'est une boucle temporelle, en plus. C'est tous les matins pareil. Psychologiquement, c'est violent. Ça secoue. Et ça, bon, je commence à le matérialiser, à pouvoir surtout le verbaliser avec ma psychologue. Mais c'est pareil, ça fait partie d'un tout. C'est-à-dire que même pour les tout-ous, j'ai pas fait le deuil, je sais pas faire un deuil. Et ça, c'est pareil.

Donc, pourquoi, comment, je ne sais pas, mais ça m'a travaillé, bien sûr. Et ça, c'est dû à mon trouble de personnalité, déjà, plus le trouble anxieux généralisé. Ce qui fait que je m'angoisse de rien du tout, en fait. De choses qui n'existent pas.

C'est le propre problème de l'angoisse, de ne pas avoir d'objet.

Ben oui. Mais le problème, c'est que quelqu'un d'inquiet, il va avoir des inquiétudes. Dans le trouble anxieux généralisé, t'as «trouble» et t'as «généralisé». C'est un cauchemar. C'est un cauchemar. C'est-à-dire que c'est la loi de Murphy, racine carré, tu vois. Au carré. C'est-à-dire que tout ce qui pourra mal tourner, forcément va

mal tourner, alors que pas du tout. Les choses font qu'il y a deux jours qui n'existent pas. Hier, il n'existe plus, et demain, il n'existe pas encore. Je ne sais pas de quoi demain sera fait. Aucune idée. Impossible à savoir. Si, normalement, je vais me lever, je vais me boire mon petit café, je vais me prendre ma douche, froide, y a plus l'eau chaude. Une douche froide, à cette époque, c'est pas terrible. Je vais m'ennuyer. À en crever. J'essaie de regarder des trucs sur Youtube, mais des trucs intéressants. J'essaie de regarder des interviews de 2h de Thinkerview, des interviews d'Aberkane, tu vois, c'est vivant, ça apprend des trucs. Et t'es pas obligé de regarder, c'est un podcast finalement, à côté de ça, tu peux t'occuper de faire autre chose. Mais en fait, il y a une dissonance temporelle qui se fait. C'est que déjà, j'ai un problème de chronologie. C'est-à-dire que je ne sais pas dater les choses dans le temps. Je ne sais pas le faire. J'y arrive à peu près, mais c'est vraiment très, très, très, très vague. Et souvent très, très faux. Mais normalement, quand tu vieillis, t'as l'impression que les années sont courtes. Elles se raccourcissent. Effectivement, les années se raccourcissent. Et ce qui me fascine et qui me terrifie à la fois, c'est de dire comment les années peuvent raccourcir à ce point. C'est logique. Généralement, à mon âge, une année,

c'est un 54ème de ma vie. Logiquement, c'est plus court. C'est mathématique. Mais comment on peut faire des années qui raccourcissent avec des jours qui se rallongent? Et ça, l'ennui, c'est une prison. C'est une prison infernale, l'ennui. J'ai bien commencé 2-3 livres, mais au bout d'un moment, je décroche. Je m'ennuie. Même en lisant, je m'ennuie. Au bout du deuxième chapitre, c'est bon. Je le mets en pause. Je le reprends un peu plus tard. Mais en ville, ça paraît contre-intuitif, mais t'es beaucoup plus tranquille que dans la campagne. Parce que si t'es dans la campagne, tu peux te dire, c'est bon, t'as pas de voisins, t'es pas emmerdé. Faux. Tous tes voisins t'observent. En ville, tu peux rester 10 ans dans un immeuble, personne te connaît. C'est vrai. Mais l'avantage de la ville, c'est que quand tu t'ennuies, tu sors, tu vas faire un tour. Tu vas t'asseoir sur un banc, t'as pas besoin d'aller boire un café. Tu vas t'asseoir sur un banc, tu fais ta petite marche, tu vois du monde, tu vois des gens. Ici, seul truc sympa, c'est qu'il y a des animaux. Je vois des chevreuils, je vois des renards, je vois des oiseaux. Simple-ment le fait de marcher dans le chemin, tous les jours, je fais une petite marche pour remuscler mes jambes, je peux te dire si un caillou bouge ou pas. Tellement c'est l'ennui, tellement c'est de l'automatisme et c'est du pilote automatique.

Et en fait, c'est vraiment l'image que j'en ai, c'est vraiment la Sibérie et je suis dans un goulag. C'est à dire que t'as pas besoin de mettre des grillages autour. Je peux pas m'enfuir. Je peux pas m'enfuir. Et si je commence à jeter, ça va me prendre des années. C'est pour ça que je fais venir quelqu'un. Sinon, ça va me prendre des années. Et le problème, c'est que même pour mes vêtements, j'ai commencé à faire un tri, je suis obligé de me faire violence. Au lieu de me dire, ah ça peut toujours agir. Non, ça sert à rien. Et puis si vraiment j'ai besoin d'acheter plus tard un tee-shirt ou un sweatshirt, ben j'en achète un. Tout simplement. Mais le problème, c'est en fait cette espèce de gaspillage, cette notion de gaspillage. D'acheter des choses, de les conserver le temps qu'elles durent, mais même quand elles sont un petit peu abîmées, ça peut toujours servir. J'ai l'impression de foutre un billet à la poubelle, tout simplement. Et cette société d'hyperconsommation, en vérité, elle conduit à ça. Elle conduit à une accumulation qui ne sert à rien, et qui en fait t'emprisonne. T'es emprisonné complètement. Mentalement. Pas physiquement. Je l'ouvre la porte, je sors. Mais à chaque fois que je reviens, je reviens dans le même endroit. Donc ça repart à zéro. C'est une boucle temporelle. Et à ce niveau d'encombrement, tu

peux plus rien ranger. Parce que si tu déplaces un truc, il va falloir en déplacer dix. Tu vois ce que je veux dire? C'est un Tetris géant. Donc là, il n'y a pas d'autre solution que de tout virer. Aussi simple que ça. Enfin tout virer. Quasiment tout. Les albums de photos, je vais les garder, bien sûr. J'ai des souvenirs que je vais garder. Par exemple, j'ai une collection de BD. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse? Rien. Rien du tout. Les vêtements, t'as bien vu sur mon plumard, le tas le vêtement qu'il y a, c'est une pyramide le truc. Rien. Rien. Donc j'ai acheté des grands sacs poubelles de 160 litres. Poubelle. Alors poubelle. Sac poubelle. Je mettrais ça dans les trucs, tu sais, les bacs à dons. Après peu importe ce qu'ils en font, s'ils le déchiquettent pour faire de l'isolant thermique ou s'ils décident de le distribuer à des nécessiteux, peu importe, c'est même pas la question. Il y avait un truc cocasse, c'est un Français qui avait une paire de Nike, qu'il a bien usé quand même, qu'il a foutu dans ces bacs à recycler, il avait fait un petit trou dans la semelle, il avait glissé son tracker, il avait remis un peu de colle, il les a retrouvés en Serbie sur un marché. Tu vois que même les gens qui font de l'humanitaire, en fait, il y a aussi des bandits chez eux. Donc là non, c'est arrivé à un stade où en fait je peux pas poser les yeux nulle part et avoir la paix.

Pénible, pénible, pesant. C'est un cauchemar, en fait. C'est un cauchemar. Et comme tu dis, c'est de l'accumulation passive. Je ramène pas tout ce que je trouve dans la rue.

Puis les retirer, c'est aussi faire partie d'un deuil que t'as pas pu faire, du coup. Tu penses que tu vas le vivre comment quand ça va se vider? Parce que je pense qu'il y a une partie, une grosse partie de toi qui va être très très soulagée.

Oui, oui, bien sûr.

Tu penses que t'auras peut-être un petit pincement au cœur?

Non, parce que justement, c'est là où, curieusement, c'est contradictoire, mais je suis pas matérialiste. J'ai pas envie de garder ça en disant « ah si, c'est un souvenir ». Le souvenir, il est là, il est dans ma tête. J'ai pas besoin d'avoir l'objet. J'ai pas besoin d'avoir l'objet. Concrètement, ce que je vais garder, c'est des choses dont je vais avoir besoin. C'est-à-dire une table, quatre chaises, le vaisselier, une table de nuit et puis basta.

Quand t'auras ton appart à Villefranche, tu vas vivre sobrement, être un peu minimaliste?

Ah oui, oui, oui. Alors minimaliste, peut-être pas à ce point, mais avec un appartement épuré, avec un ou deux petits tableaux au mur, pas plus, un ou deux petits miroirs dans un coin pour faire quelque chose qui soit clair, qui soit lumineux.

Lumineux, pas forcément dû aux fenêtres, mais lumineux parce que t'as de l'espace et il n'est pas encombré. Donc oui, mon but c'est ça, justement. Et d'où l'intérêt de virer un maximum de choses qui ne me serviront pas. Bien sûr qu'il y a certaines choses, ça va me faire un peu mal au cœur, mais c'est comme ça, pas le choix.

Qu'est-ce qui va te faire mal au cœur, par exemple, si tu veux bien en parler ?

Par exemple, l'uniforme de mon grand-père. Très joli comme souvenir, mais qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? À un moment, si tu veux, il faut tourner la page et faire le ménage par le vide. Je pense que si je commence à faire des concessions sur ci ou sur ça, je me tirerai une balle dans le pied.

Ouais, tu es obligé d'être radical un peu.

Ouais, vraiment. Parce que sinon, si je commence à faire une petite concession sur ça, pourquoi pas sur ça ? Pourquoi pas sur ça ? Et ça va être sur tout. Et le but, en gros, si tu veux, l'appartement que je vais avoir, en gros à trois pièces, il va être grand comme ça, pas plus. Avec deux chambres, un salon, deux chambres, une salle de bain, des toilettes, un appart classique, on va dire. C'est vite encombré. C'est très vite encombré. C'est pour ça que de base, alors je ne sais pas du tout s'il sera neuf, s'il sera ancien ou rénové, j'en sais

rien. J'en sais rien. Mais le fait de retourner en ville, je vais pouvoir retrouver ma liberté d'aller et venir, qui est une liberté fondamentale. Et je vais surtout pouvoir retrouver une liberté d'esprit. L'esprit libre, et pas l'esprit complètement surchargé, parce que je te dis partout où je regarde, c'est un mauvais souvenir. Forcément. Et au bout d'un moment, ton cerveau, il sature. Je préfère payer le prix, le débarrasseur fait tout, il s'occupe de tout. Je contracte avec lui le fait qu'il me débarrasse la maison. Mais j'ai pas le souci de me casser les reins, de prendre le risque de me démoraliser. Au bout d'un moment, j'ai l'impression de l'accumulation.

C'est que t'es puni deux fois. T'es puni par l'accumulation et la culpabilité quand t'es incapable de le faire. T'es tourmenté par les deux.

C'est ça. C'est exactement ça. Et c'est les deux mêmes faces d'une pièce. Il n'y a aucun autre monde où je peux faire ça sereinement et de bonne humeur. Trop grand. Pour quelqu'un tout seul, c'est beaucoup trop grand.

Mais même si t'étais en pleine santé, que t'étais complètement apte à le faire et tout, bah en fait, juste psychologiquement, c'est un poids aussi.

C'est le poids de tout ce qu'il y a dedans en fait. C'est ça. C'est exactement ça. Et puis, le fait est que tout seul, maintenant, c'est beaucoup trop

grand. C'est inutile. Inutile. 200 mètres carrés, pour quelqu'un de tout seul, c'est débile. C'est débile. Je vis pas dans 200 mètres carrés. Je vais dans le salon, je vais dans la salle de bain, je vais m'habiller dans ma chambre, c'est tout. Le bureau, il sert à rien. Melvyn, il est là deux week-ends par mois, donc il fait quatre nuits par mois dans sa chambre. Toi, la tienne, elle sert plus. La mienne, elle sert pas. Elle sert de dépotoir.

Mais c'est là, je trouve, qu'on voit... C'est ce que j'ai noté dans ma description de la maison et dans le plan. En soi, comme je l'ai compris, j'ai compris que l'accumulation, c'était quelque chose que tu subissais vraiment. J'ai vu que depuis le portail jusqu'au salon, il y avait une espèce de tranchée vide, même dans le couloir. C'est étonnant. Parce que, pour aller jusqu'à la table du salon, qui est pour moi un peu l'apogée de cette accumulation-là, c'est juste les endroits où tu t'accèdes. L'accumulation, elle s'est faite autour de toi.

C'est exactement ça.

Littératures principales

- American Psychiatric Association, *Diagnostic and statistical manual of mental disorders 3rd ed.* (1980)
- American Psychiatric Association, *Diagnostic and statistical manual of mental disorders 5th ed.* (2013)
- Saïd Chebili, *Le syndrome de Diogène: une œuvre d'art manquée ?* (2018)
- Didier Anzieu, *Le corps de l'œuvre, essais psychanalytiques sur le travail créateur* (1981)
- Didier Anzieu, *Le Moi-peau* (1995)
- Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace* (1957)
- Russell Belk, *Possessions and the extended self* (1988)
- Allison N. Clark, Ganesh D. Mankikar, Ian Gray, *Dio-genes syndrome. A clinical study of gross neglect in old age* (5 février 1975)
- Démétrios de Magnésie (Ier s. av. J.-C.), cité par Diogène Laërce, VI, 79
- Ernest Devaux, Benjamin-Joseph Logre, *Les Anxieux, étude clinique*, préface par Ernest Dupré (1917)
- Ernest Dupré, *Pathologie de l'imagination et de l'émo-tivité* (1925)
- Mark Fisher, *The Weird and the Eerie* (2017)
- Michel Foucault, *Des espaces autres*, conférence (1967)
- Anthony Galluzzo, *La fabrique du consommateur. Une histoire de la société marchande* (2020)

Jeanne Guien, *Le consumérisme à travers ses objets* (2021)

Catherine Halpern (dir.), *Identité (s)-L'individu, le groupe, la société* (2016)

Cécile Hanon, Clément Pinquier, Naoufel Gaddour, Stéphane Saïd, Dominique Mathis, Jérôme Pellerin, *Le syndrome de Diogène, une approche transnographique* (1 sept 2004)

Franz Kafka, *Le Terrier* (1923)

Jean-Claude Kauffman, *L'Invention de soi. Une théorie de l'identité* (2004)

Jean-Claude Monfort, Laurence Hugonot-Diener, Emmanuel Devouche, Catherine Wong, Isabelle Péan, *Le syndrome de Diogène et les situations apparentées d'auto-exclusion sociale. Enquête descriptive* (2010)

Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles* (1873-1876)

Denis O'Mahony, John Grimley Evans, *Diogenes Syndrome by proxy* (1994)

Bernard Stiegler, *Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue: de la pharmacologie* (2010)

François Vigouroux, *L'âme des maisons* (1996)

Littératures secondaires

Emanuele Coccia, *Philosophie de la maison, espace domestique et bonheur* (2025)

Alberto Eiguier, *L'inconscient de la maison* (2004)

Nikolaï Gogol, *Les âmes mortes* (1842)

Jean-Luc Hennig, *Beauté de la poussière* (2001)

Martin Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part* (1950)

Maurice Merleau-Ponty, *La chair de l'espace* (2000)

Georges Perec, *Espèces d'espaces* (1974)

Documents annexes

Syndrome de Diogène: entretien avec le Dr Jean-Claude Monfort, vidéo du département du Calvados (2015)

REMERCIEMENTS

Pour la production de ce mémoire, je tiens à remercier chaleureusement

Benjamin Delmotte,

pour son accompagnement constant et ses excellents conseils durant la direction de ce mémoire,

Thomas Holder (mon père),

pour avoir eu le courage de partager beaucoup de son intimité dans l'étude de ce sujet,

Félix Ryon,

pour ses conseils et sa compagnie apportée durant cette année d'écriture,

Geronimo Martin et Allegra Cavassoni, pour leur accueil en atelier de sérigraphie, lieu principal d'écriture de ce mémoire,

Nicolas Voireau,

pour ses précieux conseils concernant l'impression et le stockage du papier sur lequel vous lisez ceci.

Typographies utilisées

Libre Caslon Text

Alte Haas Grotesk

Drowner

Papier utilisé

Munken Print Cream 15 (100g / m²)

Achévé d'imprimer à l'EnsAD en mai 2026

© Meryl Holder

